

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LA SEMAINE AGRICOLE

ORGANE DE LA CAMPAGNE.

CULTIVATEURS, CORRESPONDEZ AVEC NOUS!

VOL. I.

MONTREAL, JEUDI, 10 MARS 1870.

No. 18

## SOMMAIRE DU No. 18.—Mars, 10, 1870

### Agronomie.

QUELQUES DÉTAILS ET SUGGESTIONS SUR LES MOUTONS AUJOURD'HUI EN CANADA, suite.—Le Cotswold.—Ls. Lévêque, M. C. A.....	273
L'ENSEIGNEMENT AGRICOLE DANS NOS MAISONS D'ÉDUCATION.—J. S. Martel, Ptre.....	274
REPONSE A UN ABONNE.—F. X. Méthot.....	274
REMARQUES SUR LE COMMERCE ET L'AGRICULTURE.—F. X. Valade.....	275
POURQUOI NE LE FAIT-IL PAS.—Dr. Genand.....	276
REMARQUES SUR LA CULTURE DES LEGUMES.—Manière de faire et de soigner les couches chaudes.....	277
LES MEILLEURES RUCHES.—Ruches à chapeaux et à hausse.....	279
ORDRES POUR L' "APICULTEUR" ET LE "CULTIVATEUR D'ABEILLES".....	281
<b>Notes de la Semaine.</b>	
LE JOURNALISME AGRICOLE ET LE CONSEIL D'AGRICULTURE.—L. N. Blais.....	281
LES VUES DE NOTRE CORRESPONDANT DE MATANE.....	281
A NOS COLLABORATEURS ET CORRESPONDANTS.....	282
L'ALMANACH DU CULTIVATEUR D'ABEILLES.....	282
CULTURE DU JARDIN POTAGER.....	282
<b>Colonisation.</b>	
MANIERE DE DÉFRICHER.....	283
DES SOCIÉTÉS COOPÉRATIVES COMME MOYEN DE COLONISATION.....	283
LA VIE DE CHANTIER.—Un Bucheron.....	283
<b>Hygiène.</b>	
RECETTES FOURNIES A LA SEMAINE AGRICOLE PAR UN MEDECIN.—Manière de préparer la nourriture des malades et des convalescents.....	284

### Coin du Feu.

REMERCIEMENTS.....	285
LE MOYEN DE GATER SES FILLES.—Aurèle.....	285
Correspondance Romaine.....	285

### Illustrations.

Radis, Carottes.....	277
Betteraves allemandes ou champêtres.....	278
Carotte, Céleri, Concombre, Chou à jet.....	278
Ruche avec surtout en paille.....	279
Ruche à cabochon.....	279
Ruche normande.....	279

### Feuilleton.

LE PAYS DE L'OR.—Le Fantôme.....	287
Les Marchés de la Province.....	288

(Pour la Semaine Agricole.)

## Quelques détails et suggestions sur les moutons aujourd'hui en Canada, (suite.)

### LE COTSWOLD.

Le cotswold est sans contredit le meilleur mouton que nous ayons aujourd'hui en Canada, pour les cultivateurs en général. Il donne autant de viande que tout autre espèce, et sa toison est absolument plus abondante que celle des autres moutons que nous possédons. Nous ne connaissons pas l'origine du cotswold, mais c'est une espèce ou variété de date assez récente. Il n'est pas mentionné dans la liste des anciens moutons anglais. Nous entendons ici par anciens, les races dont l'existence date d'au-delà d'un siècle.

Il est probablement le produit d'un croisement du *Leicester* avec le *Lincoln*. Ce mouton est élevé en Angleterre sur les côtes riches en herbes, qui bordent les vallées.

Nous en avons deux espèces en ce pays-ci, qui nous viennent d'outre-mer. Elles diffèrent considérablement entre elles. Les moutons de l'une sont gros, à laine très longue en mèches un peu ondulées; non serrées, rudes; leur jambes sont garnies à l'extérieur d'une raie formée de poils longs de plus d'un pouce, qui ressemblent comme les pinceaux d'une brosse. Leurs membres sont grossiers, fort. Ils ont la tête faite un peu en coin, le front couvert d'une crinière qui leur descend jusqu'en bas des yeux. Ce mouton est le symbole de la vigueur. Il croise très bien avec les moutons canadiens, et tout en leur donnant du corps il augmente considérablement la quantité de leur laine qui devient toujours plus fine que celle du cotswold. Les agneaux de ce croisement sont très vigoureux. Nous en avons vu dans le Haut et le Bas Canada, et les propriétaires nous ont dit qu'ils en étaient contents. L'autre variété est encore plus grosse que la précédente. Elle a les formes plus arrondies, la laine plus tassée, plus ondulée. Les jambes sont moins garnies de poils et sa crinière moins longue. Enfin, c'est l'autre espèce améliorée; peut être un peu aux dépens de sa rusticité. Mais il faut avouer que ces moutons

sont magnifiques à voir. Presqu'aussi beaux que les *Leicester*, ils leur sont bien supérieurs en grosseur et par l'abondance de la laine.

Dans le Haut Canada: Mr. Stone, de Guelph; Mr. Miller, de Markham; Mr. Snell et quelques autres, en ont été les premiers importateurs. Dans le Bas Canada: Mr. Adolphe Ste. Marie de Laprairie, a été le premier qui a exhibé un véritable Cotswold; et aujourd'hui, Mr. M. H. Cochrane les importe et les élève sur sa ferme de Compton. Grâce à ces messieurs, le Canada peut lutter entre tout autre pays du monde pour et avec ses Cotswolds. Nos importateurs nous ont amené les meilleurs sujets qu'ils ont pu trouver en Angleterre.

En 1864, M. Stone, a vendu à un Monsieur Dewel, des Etats-Unis, un bélier Cotswold qui pesait quatre cent quatorze livres et demi. Sa toison, lavée à dos, pesait dix-huit livres. M. Stone a eu plusieurs béliers de quatre cents livres et nous pensons bien qu'il en a encore. Nous ne connaissons pas au juste le poids de celui de M. Ste. Marie, mais il était très-gros et devait approcher les quatre cents livres, s'il ne les pesait pas. Quant à ceux de Monsieur Cochrane, ils sont énormes et ne peuvent être battus même en Angleterre. Ils ont été choisis là par M. Beattie, son régisseur. Un journal américain (agricole) a dit de M. Beattie, qu'il était probablement le meilleur connaisseur en *bon bétail* que nous ayons en Amérique. Il a fait ses preuves chez M. Miller de Markham et les fait encore chez M. Cochrane, à Compton. Ces éleveurs sont en haute réputation par toute l'Amérique du nord et cette réputation est certainement bien méritée. Nos riches voisins, les Américains, viennent dépenser leur argent chez eux.

Le Costwold est supérieur au *Leicester* comme améliorateur en ce que ses produits conservent plus longtemps leur ossature, la grosseur de leurs membres et la longueur de leur laine. Ils sont d'une grosse race ou plutôt formés de deux grosses races, tandis que le *Leicester* d'aujourd'hui, dans son principe, a été formé d'une grosse et d'une petite race. Le Costwold dégénéré ayant conservé ses gros os, peut être ramené en peu d'années à une grosse es-

pèce. Le Leicester, dans le même cas, prendra bien plus de temps ; sa dégénérescence l'ayant fait retourner à la petite race qui se perfectionnera bien par les bons soins, mais qui peut-être ne pourra de sitôt acquérir la charpente propre à constituer une grande espèce.

Mais malgré la rusticité et la vigueur de nos deux variétés de Cotswolds, il faut en prendre soin pour en avoir de beaux. Pour les grandes races, en général, un mauvais pâturage leur est de beaucoup plus préjudiciable qu'un mauvais hivernement. C'est dans la belle saison que les animaux grandissent, qu'ils poussent leurs os et ils ont besoin alors d'une nourriture abondante. Une bonne nourriture l'hiver entretient leur charpente, mais leur donne plus de chair que d'ossature. Nous savons bien qu'il y a des exceptions, nous parlons des animaux en général dans un climat comme celui du Canada.

Nous préférons donc le Costwold avec sa longue laine qui le couvre partout et sa grosse ossature comme améliorateur de nos races communes pour l'usage ordinaire de nos cultivateurs. Dans le choix d'un Costwold, nous considérons l'abondance et la longueur du toupet ou crinière ou front, comme une qualité importante si l'on veut un reproducteur pour augmenter ou conserver la laine dans son troupeau.

[A continuer.]

D'Ailleboul, Février,

Ls. LÉVÉQUE.

#### l'enseignement agricole dans nos maisons d'éducation.

M. le Rédacteur,

Sous ce titre, un de vos abonnés a écrit assez longuement, en réponse à ce que le Revd. M. F. X. Méthot et moi nous avons dit sur ce sujet. La réponse à M. Méthot paraît finie ; qu'il en ait été satisfait, j'ai lieu d'en douter, d'après sa dernière correspondance dans le Courrier.

Quand à moi, M. l'abonné a fait entendre qu'il continuerait à me répondre ; depuis 15 jours, j'attends ; rien ! au fait ça mauvaise mine ; le début promettait plus. On dirait un homme qui n'est pas très-convaincu !

Quoiqu'il en soit, puisque M. l'abonné a fini, en apparence, je me permettrai de lui répondre quelques mots.

Je dirai d'abord que c'est un peu agaçant de répondre à quelqu'un qu'on ne connaît ni d'Adam ni d'Eve. Si M. l'abonné eût décliné son nom, en écrivant contre deux Prêtres qui signaient tout au long, c'eût été plus convenable et plus généreux de sa part. Il fera mieux j'espère, une autre fois

Relevons d'abord une faute d'impression. Le contexte et le bon sens disaient assez que je n'ai pas soupçonné le gouvernement de vouloir chasser les *Instituteurs* des écoles, au moyen de l'enseignement agricole pratique, mais bien les *Institutrices*. Le gouvernement, au contraire, paraît plus disposé à favoriser l'emploi des *Instituteurs* que des *Institutrices*, pour enseigner ; et voilà pourquoi j'ai dit que ce projet de faire enseigner l'agriculture pratique, dans les écoles, pourraient bien cacher un petit piège pour éliminer les institutrices dont on ne peut naturellement faire des *Agriculteurs pratiques*.

Mr. l'abonné n'a pas l'air bien sûr de son fait. Tantôt il dit qu'il peut enseigner l'agriculture pratique dans les écoles normales et primaires, tantôt il a l'air de se contenter de l'enseignement théorique ; et le peu qu'il dit est noyé dans une suite de réflexions qui sont loin d'aider à connaître sa pensée.

Je vous ferai connaître la mienne de nouveau, sans détour, Mr. l'abonné ; je suis pour l'enseignement théorique de l'agriculture dans nos maisons d'éducation, en proportionnant cet enseignement à l'intelligence des élèves et au temps qu'ils pourront consacrer à cette étude. Je suis contre l'enseignement pratique de l'agriculture dans nos maisons d'éducation, pour les raisons que j'ai données dans mon 10<sup>me</sup> article sur l'Instruction publique.

Si vous pouviez disposer d'un espace suffisant, je vous prierais, Mr. le Rédacteur, de publier ces raisons avec les réflexions qui les accompagnent ; mais dans la crainte de vous mettre dans l'embarras, j'y renvoie vos lecteurs.

Il est clair que Mr. l'abonné n'a pu renverser ces raisons ; je crois même qu'il n'entreprendra pas de le faire. S'il eût cru la chose possible, il ne se serait probablement pas arrêté en si beau chemin.

A propos de l'utilité de l'enseignement de l'agriculture pratique, M. l'abonné me répond ; " Je lui dirai seulement qu'au moyen d'un système sagement élaboré, et sur le fonctionnement duquel quelque homme dévoué dans chaque paroisse aurait à voir, comme *Inspecteur*, on pourrait obvier facilement à la multitude des inconvénients qu'il y voit."

Si je comprends bien, M. l'abonné voudrait que le gouvernement nommât, dans chaque paroisse, un *Inspecteur* chargé de surveiller le fonctionnement du nouveau système sagement élaboré ! Une pareille phrase est bien propre à agacer les nerfs d'un homme qui travaille publiquement à faire disparaître les *Inspecteurs* préposés à l'éducation, en partie parcequ'ils coûtent trop cher !

mais, M. l'abonné, y avez-vous bien pensé ! " Un *Inspecteur* d'Agriculture dans chaque paroisse, nommé et payé par le gouvernement ! " Et qui se chargera de cette surveillance de tous les jours, gratuitement ! Pensez-vous vraiment que ce système procurerait au pays une somme de bien proportionnée aux dépenses qu'il exigerait ! Moi, j'appellerais cela, " tomber de fièvre en chaud mal ! "

J. S. MARTEL, Ptre.

Ste Julie de Sommerset.

#### Réponse à " Un Abonné. "

[ Suite et fin. ]

M. le Rédacteur,

Un abonné admet que mes raisons d'opposition à l'introduction de l'enseignement de l'agriculture dans les écoles élémentaires ne sont pas mauvaises ; je suis persuadé qu'il finira par les trouver bonnes.

Qu'un abonné veuille bien remarquer que le Comité de l'enseignement agricole parle d'écoles élémentaires et non d'écoles primaires. " Elle le sera aussi par les cathéchismes agricoles dans les écoles élémentaires. " (Rap. C. E. A.)

Dans ces écoles, (paroles de Pie IX à Mgr. Herman) la doctrine religieuse doit avoir la première place en tout ce qui touche soit l'éducation, soit l'enseignement, et dominer de telle sorte que les autres connaissances données à la jeunesse y soient considérées comme accessoires.

Ces paroles du souverain Pontife diffèrent quelque peu de celles du Rapport C. E. A. " Il faut saisir l'enfant de la campagne à son école, et lui faire lire et apprendre par cœur les rudiments de la science agricole. A côté du cathéchisme du chrétien, il faut faire le cathéchisme de l'habitant. " Le Comité dont le Président est M. l'abbé S. Tassé met donc sur un pied d'égalité les deux cathéchismes. Si votre rapport, pourrait-on dire au Rév. M. S. Tassé, si votre rapport tombait par hasard sous les yeux de Pie IX, le S. Père " En votre qualité de prêtre, s'en prendrait surtout à vous. "

Je ne puis dire quels résultats heureux donnerait un cours élémentaire d'agriculture dans les écoles primaires supérieures. Cette innovation préviendrait-elle la désertion de ces enfants de cultivateurs qui, chaque année, sont enlevés par centaines à la profession de leurs pères sans aucune compensation pour l'Etat.

J'ai proposé comme moyen de combattre ce mal de notre société la création de dix fermes-écoles. Ce nombre pourrait être augmenté et élevé à 65, une par chaque comté, si les résultats étaient favorables.

Ces fermes-écoles seraient peu dispendieuses pour l'Etat. Le gouvernement, moyennant la somme de \$300, payerait le professeur qui pourrait être un élève de nos écoles normales diplômé en agriculture. Le directeur de la ferme-école recevrait de six sociétés d'agriculture formant arrondissement, la somme de \$300, pour les frais d'écoles de 12 élèves dont la pension serait à la charge des parents. Cette pension pourrait se racheter par le travail des élèves au moyen de points donnés chaque jour au jeune agriculteur pour apprécier son travail.

6ème remarque d'Un abonné. On se trompe en supposant qu'il faudra donner à des enfants qui, dit-on, ne sont pas aptes à les acquérir et à en profiter, de vastes connaissances agricoles. Il suffira, à mon sens, de leur en donner juste assez pour les porter, eux et par eux leurs parents, à mépriser quelque peu les allures de la vieille routine. Et comme je l'ai dit plus haut, ce mépris quelque léger qu'il soit, une fois acquis, il nous sera permis d'espérer quelque perfectionnement avantageux dans notre manière de cultiver.

Réponse.— Ainsi la condition *sine qua non* du catéchisme de l'habitant sera d'apprendre aux enfants à mépriser. Il est très urgent, en effet, dans l'état actuel de notre société, de mettre entre les mains de la jeunesse ce nouveau livre vraiment bien trouvé, pour annihiler l'effet du catéchisme du chrétien qui apprend à respecter.

Les enfants, forts de leur catéchisme de l'habitant, où ils apprendront à mépriser ce qui se fait au foyer paternel, seront vraiment d'un grand service pour leurs parents ! Ils deviendront insupportables à la maison et leurs parents; jaloux à bon droit de leur autorité, finiront ou par retirer leurs enfants de l'école, ou par jeter au feu le catéchisme d'agriculture.

Le major Campbell, président de l'ancienne chambre d'agriculture, dans une visite qu'il faisait à l'école de Ste. Anne, après avoir félicité les élèves sur leurs bonnes dispositions, leur laisse, pour souvenir de sa visite, un petit conseil d'une bien grande importance à mon sens. " Ne méprisez jamais, mes jeunes amis, dit-il aux élèves, ni la culture que font vos parents, ni celle des cultivateurs de votre endroit. " Ce digne Monsieur serait aujourd'hui mis au ban des arriérés. Le respect ne va pas assez vite en besogne dans nos jours de progrès à reculons; on espère plus du mépris ! Aussi comme on l'emploie à temps et à contre temps cette arme puissante !

F. X. MÉTHOT, PTRE.

Ste. Germaine du Lac Etchemin,  
le 18 Février 1870.

### Remarques sur le commerce et l'agriculture.

Messieurs,

Deux questions importantes agitent aujourd'hui la grande famille humaine : le commerce et l'agriculture; le commerce qui a ses mille ramifications dans toutes les parties du monde connu, et l'agriculture, cette artère vitale de la prospérité collective et individuelle, ces deux branches, au reste, sont tellement solitaires que l'une ne saurait prospérer sans l'autre; ainsi, si l'agriculture alimente le commerce, il faut dire que sans le commerce l'agriculture n'offrirait qu'un état isolé et certes, peu enviable, surtout dans notre siècle de progrès matériels. En effet, sans le commerce, l'agriculteur courrait le risque d'être sur ses tas de blé, d'orge, d'avoine, de maïs, etc., exposé à mille privations, de même que les artisans à mourir de faim sur des monceaux de produits manufacturés.

Messieurs, l'on n'est plus dans ce temps où nos pères se contentaient pour vivre du lait et de la chair de leurs troupeaux dont la toison leur fournissait le vêtement.

L'on aime aujourd'hui à bien vivre, et comme me disait un ami quelque peu épicurien, et il y en a plus d'un de l'espèce, " au bout le bout, mais vivons gras ", et je connais plus d'un page qui veut imiter le marquis, plus d'une pauvre fille qui veut se toiletter en baronne. Prenons garde : tout ce qui brille n'est pas or. Il est vrai que l'on appelait le temps patriarcal de nos aïeux l'âge d'or, mais certes aujourd'hui, on préfère l'or de la Californie. Il y a certainement excès, mais rien n'empêche que nous ne puissions jouir d'un certain confort, fruit du travail, la base du commerce.

Je dis le travail, Messieurs, oui le travail qui est une chose sainte aux yeux de Dieu, honorable aux yeux des hommes, source de la richesse, sauve-garde de la santé, gage assuré du bonheur, et c'est le travail qui, de temps immémorial, a créé le commerce, et c'est le commerce qui, dans l'antiquité, a créé la Phénicie si renommée et si puissante; c'est le commerce qui a élevé cette fameuse ville de Tyr, qui a pu arrêter pendant sept mois, le conquérant aux puissantes aigles, le géant de la fortune, Alexandre qui, à trente deux ans se plaignait qu'il n'y eut pas un autre monde à conquérir. La savante Athènes, cent fois détruite et cent fois rebâtie, si glorieuse par ses sages, ne dut-elle pas à ses marchands sa puissance et sa fortune ? et puis Carthage, la digne fille de Tyr, la terreur de Rome, Carthage aux mille flottes sveltes et légères, le cauchemar du fameux S. P. Q. R. *Senatus populus que Romanus*, qui dans son vertige, commençait et terminait ses bruyantes assemblées par le terrible *Delenda est Carthago*. A qui donc cette Reine des mers dut-elle aussi sa puissance, sa force et sa grandeur colossale, si ce n'est à son commerce.

Et puis Venise, la reine de l'Adriatique, Amsterdam qui planta dans les deux hémisphères les jalons de la civilisation, et Gènes la superbe, qui vit flotter à son port riche et spacieux, les flottes aux mille couleurs; c'est le commerce qui la créa; saluons de plus Gènes

pour avoir donné le jour à l'immortel Christophe Colomb, le savant éprouvé par la foi et les œuvres, qui mérita de donner à l'Europe de vastes régions aurifères et à la religion tout un nouveau monde; et puisque nous sommes en Amérique, on le dit, je le répète et le crois, sans le commerce Québec serait encore le farouche Stadacona et Montréal le sauvage Hochelaga !!! tout en rendant justice au zèle religieux, le principe créateur de toute civilisation.

Mais pourrais-je oublier la florissante Albion, dont l'esprit d'entreprise et le génie du commerce ont conquis l'empire des mers.

Enfin, Messieurs, grâce à cette puissante source d'industrie. Les sombres forêts de notre Canada sont abattues et de riantes vallées les remplacent à la joie fébrile des nobles champions de la civilisation. Aux carquois, aux flèches empoisonnées du farouche Iroquois, succèdent l'élégante charrue, la précieuse herse et l'utile bouleverseur, là où croissaient la fougère et le chardon, se déroulent la verte prairie et les champs symétriquement taillés en carreaux où se balancent mollement les avoines, les orges et le blé, la douce espérance, cette fleur du bonheur de nos frères cultivateurs, et puis sur nos vastes et splendides rivières que l'étranger appelle mers intérieures, le superbe trois mâts et le riche *Steamer* aux grandes et superbes proportions, ont pour toujours chassé le canot d'écorce et la frêle embarcation du Sauvage. Oui, c'est le commerce qui, en serrant le fier Saint Laurent, dans de gigantesques murailles bardées de fer, le tient captif et enchaîné par une huitième merveille de l'art : le pont Victoria.

Oh ! que le commerce donne de jouissances dans la famille; voyez ces humbles artisans : le cordonnier frappe du matin au soir sur sa semelle ingrate, il semble sécher et s'étioler comme ce pâle et immobile tailleur invariablement assis sur le siège qui, certes, n'est pas une ottomane; voyez encore ce forgeron attisant au jour le jour un feu vif et toujours nourri, et souvent par une chaleur tropicale de 100 degrés; eh bien, arrive le soir d'un jour de fort travail : ces utiles ouvriers se reposent au foyer de la famille, jouissant du confort et des douceurs qu'apporte le commerce.

Maintenant, s'il est prouvé que le commerce est un puissant moyen de prospérité, me serait-il permis d'entamer quelque peu la question de l'agriculture.

Il me semble voir sur le seuil d'un château au porche doré, un de ces hommes que l'on nomme à Londres, les *marchands-rois*; il porte dans ses mains une riche bourse pleine de souverains. Je me dis, cet homme doit être l'emblème du négoce, et je m'écrie : vive le commerce; c'est bien, mais attendons : voici venir d'un champ cultivé où se balance mollement au gré d'un zéphir heureux, une riche toison d'épis dorés, un vigoureux cultivateur, aux épaules larges et robustes, à l'air riant suivi de sa femme, l'impayable Josephite, je crois, et portant sur son épaule un gros sac de la plus fine fleur de froment et le dépose au pied du négociant.

Puis-je, dit-il, vous offrir ce fruit de mes

sueurs et de mon travail ? Certes, répond le bourgeois, tu es la première cause de ma vie et sans toi, terre deviendrait un cahos, mon orgueillement entassé ne m'empêcherait pas, et vite, de mourir de faim. Mon ami, ajoute le commerçant, il y a entre toi et moi, disons entre le commerce et l'agriculture un rapport immédiat : je te donne le confort, mais tu me donnes la vie.

L'Agriculture, Messieurs, mais c'est l'art de tous les pays, de tous les siècles : c'est le seul âge d'or. D'abord, l'agriculture est l'art dont la pratique sagement dirigée, peut le plus contribuer au bien moral et matériel du peuple. Or, les mœurs d'un peuple agriculteur, surtout du peuple canadien, sa prospérité, son bonheur collectif et individuel dépend-il beaucoup de la vie des champs ; au reste, traditionnelle et essentielle à leur subsistance, l'agriculture doit être considérée et pratiquée par nous canadiens, comme art naturel et indispensable. Toujours nous y trouverons le pain, le calme, la paix et ce contentement que l'on ne trouve guère ailleurs que dans la vie champêtre.

L'Agriculture est l'art primitif, d'origine vraiment divine, le plus naturel, le plus noble, le plus honnête, le plus indépendant de tous.

Il est aussi le plus facile, le plus praticable, le plus profitable à ceux qui instruits, laborieux et prudents, savent cultiver avec intelligence, avec discernement et constance.

L'Agriculture est l'art dont la pratique sagement dirigée, peut le plus contribuer au bien moral et matériel du peuple.

La vie des champs est proche parente de la sagesse : *Vita rustica, sine dubitatione, proxima et quasi consanguinea sapientiæ est.*

Un savant a dit ces belles paroles : Agriculteurs, vous êtes les agents de la Providence dans l'accomplissement de ses vœux paternelles pour la nourriture de ses enfants. En effet, pour le cultivateur, la terre est un capital mis en valeur par le travail de l'homme, et les produits en sont la rente : et les produits sont en raison du capital multiplié par le travail !

Il n'est pas hors de doute que les fruits de la terre se placent facilement, et tous s'écoulent, se répandent dans les masses, en procurant l'aisance et les agréments de la vie aux producteurs aussi bien qu'aux consommateurs. A la vérité, Messieurs, l'extension que prennent, chaque jour, les cultures industrielles, l'introduction des procédés de l'industrie dans l'agriculture, rend l'industrie plus nécessaire chaque jour pour l'habitant des campagnes.

On a dit avec raison, que l'agriculture était le premier des arts ; elle est née avec l'homme ; elle est de tous les temps et de tous les lieux. Cultiver la terre fut presque l'unique occupation des Patriarches, ces modèles de l'homme des champs, par la simplicité des mœurs, leur bonté, leur générosité et l'élévation de leurs sentiments. Les plus grands personnages de l'antiquité ont fait de l'agriculture, leurs plus chères délices. L'histoire rapporte que Cyrus avait planté lui-même la plupart des arbres de ses jardins, et qu'il ne dédaignait pas de les cultiver.

Lizandre, de Lacédémone, s'écriait en le voyant : " O Prince, que tous les hommes doi-

vent vous estimer heureux d'avoir su joindre ainsi la vertu à tant de grandeur et de dignité ; " parce que le chef de la République de Sparte confond la pratique de l'agriculture avec la vertu.

On sait que le premier législateur des Romains donna pour fonctions aux douze prêtres qu'il institua, d'offrir à la Divinité, les prémices de la terre. L'un de ces prêtres étant mort, Romulus voulut lui-même prendre sa place. Les grands de la nation cultivèrent leur héritage, les consuls, les généraux passaient de la victoire à la charrue, fiers de cueillir leurs olives, de moissonner leurs blés, de tailler leurs vignes, après avoir taillé leurs ennemis en pièces !

Les dénominations des choses les plus usuelles étaient tirées de la pratique agricole.

La monnaie (*pecune, pecunia*) portait l'empreinte d'un mouton ou d'un bœuf, comme symbole de l'opulence.

Le fameux Caton étudia la culture des champs. Cicéron en fait le plus bel éloge : *Nihil est agricultura melius, nihil laborius, nihil dulcius, nihil homini libero dignius !*

Constantin le Grand, le premier Empereur chrétien, défendit à tout créancier de saisir pour dettes civiles, les bœufs et tout instrument aratoire.

L'Empereur Pertinac voulut que le champ laissé en friche, appartint à celui qui le cultiverait ; que celui qui le cultiverait fût exempt d'impôts pendant dix ans : et s'il était esclave, qu'il devint libre.

Et puis, les Rois de France, Henri III, Charles IX, Henri IV, défendirent de saisir les meubles et les bestiaux des laboureurs. Louis XIII et Louis XIV confirmèrent les règlements de leur prédécesseurs :

J'ajouterai que dans notre législature, un cultivateur sans instruction, mais doué d'un fort jugement, introduisit un *Bill*, et ce *Bill* fut éminemment utile. Monsieur le député Rochon avait doté son pays du premier *Bill* d'agriculture, et le nom de Mr. Rochon ne s'effacera jamais de nos annales parlementaires ; il avait pour lui la logique, ce sens du beau et du vrai qui a toujours sa raison d'être.

Mais un fait quotidien assombrit mes idées : par quelle sorte de vertige, l'homme des champs abandonne-t-il son clocher, pour aller mendier, au prix d'un rude travail, et de son sang quelquefois, le pain de l'exil ; ce qui ne devrait avoir lieu que pour des raisons toutes exceptionnelles.

" Que je m'en veux m'écrivait un infortuné cultivateur, que je m'en veux d'avoir déserté mon foyer, mon *chez nous*, ce mot inné dans l'homme de bien. Je croyais trouver ici, la poule aux œufs d'or : quelle déception, mon Dieu ! "

C'est aux bons chefs de famille, c'est au vénérable prêtre, surtout, qu'il appartient de combattre la cause du trop facile abandon du toit domestique ; à eux de retenir l'enfant mal conseillé, léger et étourdi. Le cultivateur doit aimer son champ, comme tout bon Canadien aime son pays.

Je te salue, heureuse agriculture, base de la prospérité d'un pays ; le nerf vital du bien-être individuel et collectif, la sauve-garde de

la vertu, l'asile de l'innocence, le rempart assuré contre les vices des grands centres de population. Sois le fondement, la source de la prospérité du Canada. Et vous, braves et honnêtes agriculteurs, cultivez vos champs, cramponnez-vous-y, ne laissez pas partir vos enfants pour la terre d'exil ; donnez leur des leçons de travail et de sagesse. Ne laissez point surtout entrer dans vos modestes, mais bien confortables demeures, le luxe, ce chancre qui ronge les lambris dorés du commerçant, et dévore la substance du cultivateur.

Faites ceci, et vous serez dignes du nom de vos ancêtres, dont les mânes heureuses béniront vos champs, vos maisons et vos familles.

F. X. VALADE.

### Pourquoi ne le fait-il pas ?

Lorsqu'un habitant sait qu'une barrière est plus utile en lui sauvant du temps et du trouble, que de simples perches, et lorsqu'il peut lui-même s'en faire une, *Pourquoi ne le fait-il pas ?*

Lorsque pour tenir ses barrières et les portes de sa grange fermées il se sert de pierres qu'il roule comme appui, et que le soir après souper il pourrait s'en faire de plus commodes, *Pourquoi ne le fait-il pas ?*

Ou, lorsqu'il voit les planches de sa grange et des autres bâtiments se déclouer et tomber pêle-mêle à l'entour des bâtisses, et qu'il n'y a qu'à les clouer de nouveau, *Pourquoi ne le fait-il pas ?*

Ou, s'il sait qu'en craignant de faire la dépense de quelques clous, ce n'est qu'un ménagement de bouts de chandelles, *Pourquoi ne le fait-il pas ?*

Si il sait qu'en faisant de bons fossés et de bonnes rigoles, qu'en enlevant les souches et les pierres, il améliorera ses champs et en augmentera le rendement, *Pourquoi ne le fait-il pas ?*

Et lorsqu'il sait qu'en coupant et en houlant les branches qui poussent dans ses pacages, il aura plus d'herbe, et d'une meilleure qualité, *Pourquoi ne le fait-il pas ?*

Et qu'en se servant de plâtre sur ses prairies et même sur ses pacages, il peut retirer 50 par cent sur le produit de la récolte, *Pourquoi ne le fait-il pas ?*

Et s'il peut se faire une provision de bois pour une année d'avance, par conséquent se chauffer à meilleur marché avec du bois sec qu'avec du bois vert, *Pourquoi ne le fait-il pas ?*

Et lorsqu'il sait qu'en soignant ses bêtes à cornes comme il faut, il aura trois ou quatre fois plus de profit, *Pourquoi ne le fait-il pas ?*

Dr. GENAND.

# REMARQUES

SUR LA

## CULTURE DES LEGUMES.

Le plus essentiel pour s'assurer de beaux légumes est l'ameublissement et la culture soignée de la terre. Aucune pratique n'offre plus d'avantages qu'une culture profonde. Si les travaux se font à la bêche la terre devrait être bêchée à une profondeur de douze à seize pouces, et l'on y incorporera une grande quantité d'engrais riches et bien pourris ; cette dépense sera compensée amplement par l'augmentation du produit. Un égoût parfait est de première importance ; c'est de fait la première chose à faire. Règle générale, il vaut mieux semer et cultiver toutes les espèces par sillons, de préférence aux semences à la volée : la culture en est moins couteuse car, aussitôt que la plante sort de terre, la houe peut être employée entre les rangs et les sarclages doivent être continués pendant toute la durée de la croissance, afin d'ameublir la terre et de la nettoyer parfaitement.

Il ne faut jamais remuer la terre quand elle est mouillée, parce que ça la rend dure et par mottes pendant toute la saison. En remuant fréquemment le sol pendant la sécheresse on le dispose à recevoir et retenir l'humidité dont les plantes ont besoin.

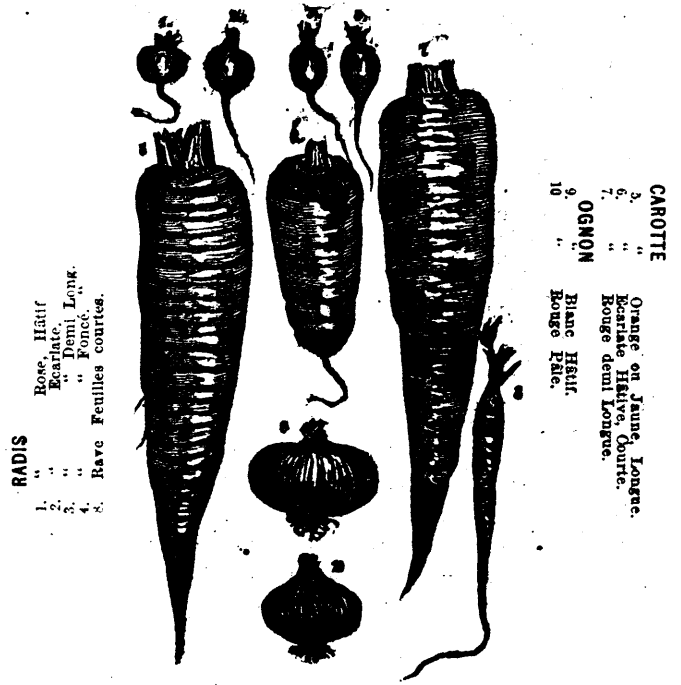
Il est très important pour le cultivateur d'assurer au plus tôt la maturité de ses légumes ; pour obtenir ce résultat il est nécessaire de les semer dans des couches chaudes aussi à bonne heure que possible ; le trouble n'en est pas très grand et l'on gagne ainsi un temps précieux.

### MANIERE DE FAIRE ET DE SOIGNER LES COUCHES CHAUDES.

Il faudra choisir un endroit à l'abri des vents et bien exposé au soleil, faisant face à l'Est ou au Sud et abrité au Nord et à l'Ouest, par une clôture ou haie. Si c'est possible, le sol devrait être léger et sec, comme dans ce cas le fond de la couche peut-être creusé d'au moins un pied en terre ; mais si la terre était mouillée ou froide il faudrait faire la couche à la surface.

*Pour faire la couche.*—Il faudra ramasser une quantité de fumier vert et le mettre en tas au commencement de Mars. Après quelques jours il faudra le retourner et le secouer ; quelques jours plus tard on répètera cette opération. Quand le fumier aura été en tas quelques jours encore on fera la couche de la grandeur nécessaire, selon la grandeur et le nombre de cadres que l'on veut employer. Il faudra que le lit de fumier dépasse le cadre d'au moins un pied tout autour. La couche devrait être d'au moins deux pieds et demi et assez foulée. Si le fumier était sec il faudrait l'humecter. On pourra faire le cadre de la grandeur qu'on voudra ; cependant celle qui convient mieux est de huit pieds sur cinq, ce qui exigera deux chassis de quatre pieds sur cinq. Quand le cadre sera placé, couvrez la couche d'à peu près huit pouces d'un sol riche et léger. Le dessus de la terre devrait être à six ou huit pouces du haut du cadre. Placez ensuite les chassis (que vous élevez d'un pouce à peu près pour laisser échapper la vapeur) et après quelques jours les graines pourront être semées. Quand les jeunes plants sortiront de terre il faudra donner de l'air à la couche, jour et nuit pendant le beau temps, en soulevant les chassis de quelques pouces. A mesure que la couche chaude perd de sa chaleur augmentez l'air extérieur afin d'empêcher les plants de se dessécher. Dans les temps froids il faudra couvrir le cadre et les chassis avec des nattes ou de la paille, etc., etc. Si le vent était violent il faudrait aussi couvrir le lit de la couche, de la même manière, pour empêcher le courant d'air d'amortir la chaleur du fumier. On devra augmenter les arrosages à mesure que les plantes profiteront.

Les cadres devraient avoir de neuf à douze pouces en avant et de quinze à dix-huit pouces en arrière. Ceci donnera assez d'inclinaison pour permettre à l'eau de s'écouler facilement.



**ARROCH, ou Belle-Dame.....** par paquet 0.05  
*Culture.*—Semez, au printemps aussitôt que la terre est préparée, en rangs profonds de trois quarts de pouce et espacés de dix-huit pouces. Quand les plants auront atteint trois ou quatre pouces de hauteur éclaircissez les à douze pouces les uns des autres et cultivez de la manière ordinaire. Pour des récoltes successives il faudra semer à la quinze jours d'intervalle jusqu'à Juin.

**ARTICHAUT,**  
 Gros vert de Laon ou Paris..... par paquet \$0.20  
*Culture.*—Semez de bon printemps, dans une couche, en rangs espacés d'un pied ; quand la levée sera complète éclaircissez à six pouces dans les rangs. Transplantez au printemps suivant et placez les plants en rangs espacés de quatre pieds et à deux pieds de distance dans les rangs. On doit couvrir ces plants de paille ou de fumier vert, avant l'hiver.

**ASPERGE,**  
 Blanche d'Allemagne..... par oz. 10c. par lb. 1.00  
 Géante nouvelle, la plus belle.... " " " 1.00  
 Violette de Hollande, très grosse " " " 1.00

*Culture.*—On peut semer la graine aussitôt que la terre peut se travailler facilement. La couche devrait être bêchée parfaitement, la surface aplaniée, ratelée et ameublie, la graine semée assez claire en rangs espacés de douze à quatorze pouces et d'un pouce de profondeur. Une once de graine suffit pour un rang de 50 à 60 pieds de longueur. Quand les plants sont bien levés, éclaircissez à trois pouces d'espace. Cultivez de la manière ordinaire pendant l'été et couvrez légèrement les plants de fumier avant l'hiver. Quand les plants auront deux ans, transplantez en couches préparées de la manière suivante : La terre devrait être défoncée et ameublie à une profondeur de 2½ à 3 pieds et afin de l'enrichir, il faudra y incorporer une grande quantité de fumier, aussi bien au fond de la couche qu'à la surface. On pourra utiliser à cette fin la terre provenant du curage des fossés employée d'abord en composts, les feuilles et autres matières végétales décomposées, ainsi que le terroir provenant des couches chaudes. Plantez en rangs distants d'un pied et à dix pouces dans les rangs. A la fin de l'automne couvrez la couche de six pouces de fumier et au printemps saupoudrez-la de sel.

**AUBERGINE, ou Melongène (Egg Plant.)**  
 Violette, Longue..... par paquet 0.05  
 Blanche..... " " 0.10  
 Longue de Chine..... " " 0.10  
 Panachée..... " " 0.10  
 Ecarlate..... " " 0.20

*Culture.*—Les graines devront être semées sur couches chaudes en Mars ou Avril, à la même époque et comme les tomates. Cependant les jeunes plantes en sont plus tendres et ne devraient pas être refroidies, comme elles s'en relèvent très difficilement. Il ne faudra pas mettre les jeunes pieds en pleine terre avant le commencement des chaleurs continues ; alors on pourra les placer en rangs espacés de





Les meilleures ruches

Nos amateurs d'abeilles étaient tous présents au rendez-vous, et s'étaient approchés d'un rucher modèle construit avec goût, qui réunit une dizaine de colonies et un certain nombre de ruches de divers systèmes que le voisin Cadet Choufleur critique d'importance; mais le maître d'école ne lui laisse pas longtemps la parole, rappelant à l'auditoire qu'il l'a demandée dimanche dernier. Après avoir poussé deux ou trois hum! hum! sonores, comme pour essayer le diapason de sa voix, il s'exprime ainsi :

RUCHES A CHAPITEAU ET A HAUSSE.

—Messieurs, les ruches, c'est la grosse affaire des amateurs, et la petite des simples cultivateurs d'abeilles comme la plupart d'entre nous. Il y a quelque chose qui passe avant la forme d'une ruche, c'est la manière de se servir de cette ruche; la plus défec-tueuse donne des profits à celui qui sait la conduire; mais il y en a qui sont bien plus faciles à conduire que d'autres, et qui, en même temps, sont peu coûteuses et conviennent mieux aux abeilles sous bien des rap-ports : telles sont celles à chapiteau et à hausses en paille ou en bois. La paille entretient mieux une tempé-rature uniforme. J'en ai essayé et retou-ché (d'autres diraient inventé) de toutes les façons, dont vous voyez ici des échantillons; mais je suis obligé de convenir que les meilleurs résultats sont donnés par celles que je viens de citer et qui se trouvent en majorité dans mon petit rucher. Je dois avouer, cependant, que le père Mathieu obtient quasi les mêmes avantages avec ses ruches communes en dôme peu élevé; mais le père Mathieu a une pratique, un coup de main qu'il n'est pas donné à tous d'avoir : car, d'un côté, il est insensible aux piqûres, et de l'autre, il a été à même de faire de longues observations depuis cinquante ans qu'il cultive des abeilles, sans compter celles que lui ont transmises les siens, qui en ont toujours cultivé de père en fils, peut-être depuis Noé. Avec ses ruches en une pièce, le père Mathieu vous fait, en un tour de main et en s'amusant des essaims artificiels par la chasse des abeilles, qu'il prati-que à ciel ouvert et sans se couvrir. Il fait également et à volonté des récoltes partielles en enlevant des rayons de côtés, ce qui n'est pas trop difficile à exécuter avec ses ruches larges et élevées, surtout lorsqu'il en a chassé les abeilles; il s'empare de l'abeille mère, au moment où il fait passer sa colonie dans une ruche vide. Il prend du couvain à volonté, détruit celui de mâle, fait la chasse à la fausse-teigne, etc., soit en traversant les abeilles

par avance, soit en les éloignant au moyen de la fumée de chiffon ou autre; il marie ses colonies par diffé-rents moyens qu'il serait trop long de détailler ici. Je le répète, il fait toute ces opérations avec aisance et facilité mais votre serviteur et bien d'autres, n'ayant pas la même habileté, ren-contrent des obstacles dans le manie-ment rationnel de cette ruche et trouvent de grands avantages dans l'emploi de la ruche à chapiteau et dans celle à hausse en paille ou en bois.



Fig. 1. Ruche avec surtout en paille.

La ruche à chapiteau se compose, comme vous le voyez dans les figures ci dessous, d'un corps de ruche d'une capacité assez grande pour loger une colonie d'abeilles, capacité qui doit varier selon la force de chaque colo-nie et selon le climat et les ressources locales, et un chapiteau plus ou moins grand se posant sur le corps de ruche et s'en enlevant à volonté. Quand je dis à volonté, ce n'est pas tout à fait exact, car il y a des ruches à chapi-teau, telle que celle de Lombardie, dont le chapiteau, étant une partie indispensable de la ruche, doit être replacé lorsqu'il a été récolté. Il y a donc plusieurs sortes de ruches à chapiteau; il y en a en bois, et en paille, fig. 1, 2 et 3. Il en existe une sorte à laquelle je donne la préfé-rence : c'est la ruche dite à *cabochon* dans l'Est, qui est en usage, et dénommée *normande à calotte* dans les cantons de la Normandie où elle est employée fig. 3. Ces ruches sont en pail-le et dans l'Est les cordons en sont te-nus épais. Le corps ou la ruche pro-prement dite a de 12 à 15 pouces de diamètre selon la localité, et une hau-teur de 11 à 13 pouces; elle a un dôme presque plat percé d'un trou de 2½ pouces de diamètres. En Norman-die, elle est presque droite ou légè-rement renflée; dans l'Est et en Suisse, elle est évasé dans le bas.

Dans la première localité, le cha-piteau ressemble au corps de ruche, moins la grandeur, c'est-à-dire qu'il est un peu bombé, tandis que dans l'Est il a la forme d'une corbeille à faire le pain de ménage. Quant à sa capacité, elle est réglée sur les res-sources mellifères de la localité où on l'emploie; il y en a qui jaugent à peine trois ou quatre pintes, et d'au-tres qui en jaugent de quinze à vingt.

Quelquefois le chapiteau est aussi grand que le corps de ruche : on a alors une ruche dite *Eco-saisse*.

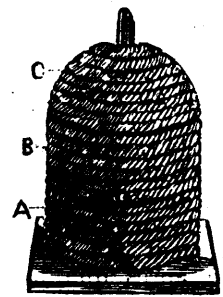


Fig. 2.—Ruche à cabochon.

Le chapiteau de cette ruche se pose au printemps, au moment où les fleurs commencent à donner du miel et que la population augmente sensi-blement. On le place avant l'essai-mage si l'on tient plus au miel qu'aux essaims, car il arrive souvent que les ruches qu'on calotte d'un grand chapiteau n'essaient pas; mais en retour les abeilles emplis-sent de miel ce chapiteau, sans compter ce qu'elles en emmagasinent pour leurs provisions dans le corps de ruche. On peut en placer aussi sur les essaims hâtifs et forts; mais la plupart du temps il convient de les employer moins grands que pour les ruchées des années précédentes. Sur les essaims, on les place trois ou qua-tre jours après que ces essaims ont été logés dans leur ruche, si le temps paraît à la miellée, car, s'il n'était ni beau ni bon, ce serait plus nuisible qu'utile de placer un chapiteau, c'est-à-dire d'agrandir la ruche; on atten-drait alors un moment plus favora-ble.

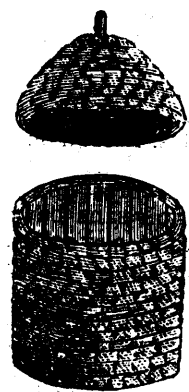


Fig. 3. Ruche Normande.

Pour placer le chapiteau, on com-mence par enlever le bouchon qui ferme le trou de communication du corps de ruche, on lance quelques bouffées de fumée aux abeilles qui se montrent et paraissent agressives, et l'on pose le chapiteau que l'on fixe avec trois ou quatre petites chevilles de bois, et que l'on calfeutre avec du



pourget ( bouse de vache et cendre, ou bouse de vache seulement ). Mais, pour que les abeilles soient attirées dans le chapiteau et y montent vite, il faut par avance y établir artificiellement un rayon propre appelé *greffe*, qu'on colle avec de la cire fondue ou qu'on attache au moyen de baguettes minces.

A défaut de rayon de cire, on y établit un petit bâton qui descend jusqu'à l'ouverture du corps de ruche et qui sert d'échelle aux abeilles.

L'enlèvement du chapiteau doit avoir lieu après que la principale fleur mellifère est passée. Pour beaucoup de localités, c'est à la fin de juin et au commencement de juillet que cet enlèvement doit avoir lieu (1). Il faut opérer par une belle journée. On commence par détacher les chevillettes qui fixent le chapiteau au corps de ruche, puis on soulève légèrement le chapiteau par un côté afin de le détacher en grande partie ; on lance alors de la fumée aux abeilles qui se montrent ; on enlève enfin le chapiteau, que l'on tient une demi-minute environ en face du fumigateur pour que les abeilles ne soient pas agressives et qu'elles pensent à déguerpir ; on le pose ensuite sur le sol, et les abeilles, s'apercevant bientôt qu'elles sont isolées de la colonie et se trouvent sans mère, ne tardent pas à sortir en rang serré et à aller rejoindre leur ruche ; cela demande de dix à quinze minutes par du bon temps. Si les abeilles tardaient à sortir, on présenterait le chapiteau à l'entrée de la ruche, et on le tapoterait jusqu'à ce qu'elles en fussent toutes déguerpies. Après l'enlèvement du chapiteau, on remplace le bouchon de l'issue supérieure du corps de ruche et tout est dit. Quant au chapiteau qu'on a placé sur le sol, à 5 ou 6 pieds de la ruche, il faut l'emporter aussitôt que les abeilles en sont sorties, parce que d'autres abeilles, alléchées par l'odeur du miel, pourraient y venir et qui agiraient en pillardes. Lorsqu'on veut enlever des *cabochons* dont les rayons sont collés sur le corps de ruche, et qu'on veut les avoir sans bavure ni déchirure, on tient ces *cabochons* une heure ou deux soulevés par un côté au moyen d'une cale grosse comme le doigt. Pendant ce temps, les abeilles enlèvent le miel des cellules déchirées et raccordent les pans brisés des cellules. Les chapiteaux de miel en rayon qu'on veut présenter proprement doivent être calfeutrés avec du mastic de vitrier au lieu de l'être avec du pourget.

Cette ruche se prête également au mariage des colonies, soit par la superposition des ruches à réunir, soit par la chasse des abeilles, comme

cela est indiqué tout au long dans l'*Apiculteur*.

La ruche à chapiteau n'est pas construite dans le but principal d'obtenir des essaims artificiels. Cependant, on peut en faire avec elle : 1o par la chasse, comme avec ruche commune ; 2o par l'addition d'un corps de ruche vide sur celui qui contient les abeilles. On a soin, dans ce cas, d'agrandir le trou de communication, afin que l'abeille mère monte dans la partie supérieure ; elle y montera aussitôt que le travail de cette partie descendra près de l'orifice du haut de la partie inférieure. C'est lorsqu'on est assuré que la mère est montée qu'on divise les ruches et qu'on place plus loin celle qui la contient. Comme c'est la saison de l'essaimage, la partie veuve de l'abeille mère doit posséder du jeune couvain d'ouvrière, c'est-à-dire de quoi se procurer une autre mère.

Dans le midi, la ruche à chapiteau peut sans inconvénient être en bois, et le chapiteau peut être en boissellerie, en vannerie, en terre ou en paille. Mais il faut tenir les parois du corps de ruche assez épaisses pour que l'action du soleil ne se fasse pas sentir à l'intérieur ; le bois à essence tendre est préférable au bois dur, parce qu'il est plus mauvais conducteur du froid et du chaud. La forme carrée et à plancher plat convient peu dans les cantons froids, parce qu'en hiver elle concentre moins bien la chaleur que la forme cylindrique et à dôme. Pour obvier autant que possible à cet inconvénient, il faut tenir couvertes d'un épais surtout les ruches en bois de forme carrée. Le surtout est d'ailleurs indispensable pour toutes les ruches établies en plein air ; il les abrite du froid et de la pluie en hiver, et des rayons du soleil en été.

J'arrive à la ruche à hausse, ainsi appelée parce qu'elle se compose de plusieurs compartiments ou hausses qui se superposent. Toutes les hausses d'une ruche doivent avoir les mêmes dimensions : ces dimensions varient selon les ressources florales. Il faut les avoir petites dans les localités peu favorables, et grandes dans les localités qui sont favorables. On les fait communément de 4 à 5 pouces de hauteur, sur un diamètre de 12 à 14 pouces. Il y a des ruches à trois, quatre ou cinq hausses. Il y en a dont la partie supérieure est un chapiteau semblable à celui de la ruche lombarde, et on les construit en bois et en paille. Ces dernières sont préférables dans beaucoup de circonstances.

Il convient, pour la facilité de la récolte, de placer un plancher à chaque hausse, et de l'établir de façon que la communication des abeilles ne se trouve pas interrompue et que la colonie ne soit pas divisée au moment

de la saison froide. Les planchers à claire-voie offrent le mieux ces conditions. Les planchettes doivent avoir  $\frac{3}{4}$  de pouce environ de large, et l'intervalle entre elles doit être de moins d'une ligne. Ces planchettes n'empêchent aucunement la circulation de l'air et des ouvrières, surtout lorsque les rayons des abeilles sont édifiés dans le sens des barettes. Pour que cela ait lieu, il faut que les planchettes soient taillées en biseau assez aigu, ou qu'il y ait un rayon indicateur placé dans le même sens, au chapiteau, lorsqu'il y en a un. Cela indique que les hausses doivent être établies de manière que les planchettes se trouvent toutes dans le même sens, dans celui du rayon indicateur du chapiteau ; autrement il arrive parfois que les abeilles édifient en travers, et les édifices de toutes les hausses adhèrent fortement aux planchettes.

Les hausses sans plancher nécessitent l'emploi désagréable du fil de fer pour être enlevées. Je dis désagréable, parce qu'en coupant les rayons, ce fil de fer peut atteindre nombre d'abeilles, et parmi elles la mère : parce que le miel qui coule peut provoquer le pillage ; parce qu'enfin il faut être deux pour opérer convenablement. Les planchers presque pleins ou percés d'un seul trou au milieu ont l'inconvénient de diviser les abeilles. On fera bien, lorsqu'ils ne seront pas à claire-voie, de les percer de beaucoup de trous, et de les établir en planches minces.

Les hausses sont fixées les unes aux autres au moyen de chevillettes lorsqu'elles sont en paille, et à l'aide de crochets et de pitons ou de clous lorsqu'elles sont en bois. Quelques personnes mettent un double bourrelet à leurs hausses en paille, afin de pouvoir mieux les ajuster. Mais ce double bourrelet a l'inconvénient d'abriter la fausse-teigne, et trop souvent d'écraser des abeilles lorsqu'on place et qu'on déplace les hausses.

La ruche à hausses avec chapiteau se conduit pour la récolte comme la ruche lombarde, c'est-à-dire qu'on enlève le chapiteau, lequel est remplacé la plupart du temps lorsqu'il est vidé. Je dis la plupart du temps et non toujours ; car on peut se dispenser de le remettre lorsqu'il est de grande capacité et qu'il a été enlevé tardivement. Le bas de la ruche (les hausses) facilite l'essaimage artificiel par division.

Il me reste à vous dire un mot de plusieurs autres ruches que vous apercevez dans ma collection. En tête vous remarquez celles à rayons mobiles ; et à cadres verticaux, également mobiles, qui se ressemblent beaucoup du côté de la forme et de la manière d'être conduites. Elles se composent d'une boîte ayant des barettes (rayons) mobiles ou des cadres verticaux qui reçoivent les édifices des abeilles, les-

(1) On se rappellera que ces dates sont pour la France.

quels édifices peuvent par ce moyen être enlevés à volonté. Ces ruches font merveille en théorie. Aussi séduisent-elles les gens qui cherchent à s'amuser ou à faire fortune rapidement. Mais elles ne valent pas nos ruches usuelles pour produire du miel à bon marché. Elles coûtent cher, souvent plus cher que ne coûte une colonie logée dans une ruche usuelle. Elles abritent moins bien les abeilles. En outre, elles demandent plus de temps et de soins entendus. Voici plusieurs variétés de ces ruches : rayons s'enlevant par les côtés, cadres s'enlevant par le bas, rayons s'enlevant par le haut, cadres s'enlevant derrière ou devant, on en a fait pour tous les goûts, excepté pour nos grands praticiens qui n'ont jamais voulu y mordre, à ce qu'assure l'honorable M. Chouffleur marguillier de notre commune, ici présent. — Bien touché, M. le Maître.

En voilà d'autres ; ce sont des boîtes qui ressemblent à tout ce que l'on voudra, excepté à des ruches. Celle-ci a un petit secret pour chasser les abeilles et récolter leur miel, qui fonctionne à ravir, à ce qu'assure l'inventeur : "Tirez la chevillette et la bobinette cherra". Ce n'est pas difficile comme vous voyez. Celle-là fait les essais tous seuls, à ce que dit l'inventeur. Cette autre possède un petit *water closet* qui dispense les abeilles de sortir pour satisfaire certains besoins lorsque le temps est pluvieux (1) Voilà ensuite une boîte à tout faire...

Pardon, vous dites, M. le Maître?— Je dis que voilà une boîte que l'auteur appelle instrument à tout faire, parce qu'il prétend qu'elle peut servir à loger des abeilles, à fondre la cire, à façonner des ruches, etc., etc. Voici enfin la ruche en zigzag de M. Jean-Pierre, brevetée sans garantie du gouvernement. Au dernier les bons, et le gouvernement paraît connaître son affaire lorsqu'il se garde de garantir tout ce que le cerveau de l'homme peut enfanter. Ceci soit dit sans vouloir blesser l'amour propre de M. Jean-Pierre, qui d'ailleurs a l'esprit bien fait.

Voilà, Messieurs, tout ce que j'avais à vous dire sur les ruches. Si j'en ai passé de méritantes, veuillez bien pardonner mes omissions involontaires et me mettre en demeure de vous en parler une autre fois. Mais aujourd'hui, comme il se fait tard, je vais vous demander la permission de lever la séance. — Accordé unanimement, sauf votre petite réclamation faite par votre serviteur Jean-Pierre, qui désirerait bien montrer à ses honorables

collègues la presse et différents autres instruments qu'il a rapportés de Paris, et en faire connaître l'usage.

Si l'on n'y voit pas d'obstacle, ce sera pour le moment où il façonnera ses produits. — Approuvé.

#### Ordres pour l' "Apiculteur" et le "Cultivateur d'Abelles."

R. M. E. D. St. Valère de B. \$2 ; F. X. M. Ste. Julie de S. 20 cts ; U. A. St. Barthélemy, 42 cts ; M. U. B. Wolfstown, 21 cts.

## LA SEMAINE AGRICOLE

MONTREAL, 10 MARS 1870.

### Le Journalisme agricole et le Conseil d'Agriculture.

M. le Rédacteur.

Comme ami du progrès agricole, j'ai vu avec regret la majorité du Conseil d'Agriculture, à sa dernière réunion, se prononcer contre toute espèce de subvention en faveur d'un bon Journal Agricole, de manière à permettre à son propriétaire de réduire au moins de moitié, le prix d'abonnement en faveur des Sociétés d'Agriculture avancées qui auraient désiré en placer un No. entre les mains de chacun de leurs souscripteurs ; car suivant moi, un bon Journal Agricole est le plus puissant moteur pour faire marcher de l'avant le char du progrès encore embourbé dans l'ornière de la routine. Qu'une Société d'Agriculture quelconque, parvienne à placer un Journal d'Agriculture entre les mains de l'homme le plus arriéré, pendant une année ou deux ; Je vous prédis, M. le Rédacteur que cet homme prendra un tel goût à cette lecture et y puisera des idées tellement nouvelles pour lui, qu'il ne voudra plus se passer de son journal, même à un prix double.

Pour ne citer qu'un exemple à l'appui de ce que j'avance, je n'hésite pas à affirmer que si la jeune société d'agriculture no 2, du Comté de Rimouski, a pu, avec ses faibles moyens, opérer quelque bien, cela est dû à ce que par la modicité du prix d'abonnement de la *Revue Agricole* et du *Canadian Agriculturist*, fruit d'une subvention accordée à ces deux publications par l'ancienne Chambre d'Agriculture, cette société a pu, dis-je, mettre l'un ou l'autre de ces journaux entre les mains de chacun de ses souscripteurs. Je dois ajouter qu'elle a été bien récompensée de cette libéralité par le succès obtenu. J'ose espérer que le Conseil Agricole reviendra sur sa décision, si non en accordant une subvention à un journal quelconque, du moins aux sociétés s'abonnant en masse à une publication approuvée par lui.

On a aussi fait main basse sur les dispositions de l'ancienne chambre d'agriculture, allouant \$80 à toute société faisant l'importation d'un étalon ; cette détermination est inqualifiable de la part du Conseil, surtout au moment où ces importations si négligées et pourtant si indispensables, devrait être le plus encouragées.

Pour ma part, je dois dire que j'ai vu, avec méfiance, la dissolution de l'ancienne chambre d'agriculture, qui semblait, dans ses dernières années d'existence surtout, avoir parfaitement compris sa tâche. Les derniers procédés du Conseil agricole viennent malheureusement de donner raison à mes prévisions, car ce n'est pas en retranchant sans discernement, à droite et à gauche, que le conseil agricole remplira la haute mission qui lui est confiée.

Veuillez, etc.

L. N. BLAIS.

Matane.

Les vues de notre correspondant de Matane, au sujet des subventions aux journaux d'Agriculture, sont partagées par un grand nombre d'hommes bien pensants qui sentent tout le bien que les bons journaux d'Agriculture sont appelés à faire dans cette Province, si l'on peut seulement réussir à les placer entre les mains des cultivateurs qui en ont le plus besoin et qui, cependant, ne veulent aucunement souscrire à ces feuilles ; cette classe forme malheureusement l'immense majorité de ceux qui s'occupent exclusivement d'agriculture. Croirait-on que sur les 125,000 occupants de terre dans la Province de Québec, il circule à peine 6000 copies d'un journal agricole quelconque ? Et comme ces divers journaux sont pour la plupart reçus par les mêmes abonnés, nous ne croyons pas nous tromper en affirmant qu'on reçoit à peine un journal d'agriculture par 300 familles de cultivateurs ! Sera-t-on surpris maintenant si l'agriculture ne prospère plus dans notre pays, — si un grand nombre de terres défrichées sont complètement abandonnées par leurs propriétaires qui prennent, avec leur famille entière, le chemin des États-Unis, — si la majorité de nos cultivateurs ne conseillent plus à leurs enfants de suivre la profession de leurs ancêtres, ne les portent plus à coloniser nos immenses et riches forêts, — s'ils préfèrent les voir gagner les grands centres d'in-

(1) Ces ruches et d'autres aussi fameuses ont été exhibées dans diverses expositions. Il faudrait plusieurs pages de ce *Calendrier* pour nommer tous les inventeurs de ruches français, allemands, italiens, américains, etc., etc.

dustrie ou se diriger par milliers vers une terre étrangère, où, trop souvent, ils perdront ce que nous avons de plus cher : nos principes religieux et moraux ? Quand l'ignorance et l'apathie sont si générales, peut-on s'attendre que notre sol, qui ne produit plus que le tiers de ce qu'il donnait autrefois, ne continuera pas à diminuer encore en production et en valeur ?

Cependant, nous ne pouvons point blâmer le Conseil Agricole pour l'action prise à sa dernière session. Il y a plusieurs raisons très graves qui expliquent pourquoi l'on n'a pu s'entendre sur un sujet d'une grande importance pour tout le pays, mais qui malheureusement, semble avoir été envisagé un peu trop au point de vue des localités. Nous avons raison de croire, néanmoins, que les résolutions passées à cette occasion ne tendaient qu'à remettre la discussion à une époque ultérieure, quand on aurait plus de loisirs pour l'examiner plus à fond. Si nous devons blâmer quelqu'un, ce sont ces personnes qui, sans s'être jamais occupées sérieusement d'agriculture, se sont hâtées, avant même d'avoir étudié la question, de crier d'avance dans plusieurs journaux du pays qu'il ne fallait pas subventionner les feuilles dévouées spécialement à l'agriculture, qu'il fallait laisser le champ libre, et bien d'autres sottises de cette nature ; comme si l'agriculture était tellement avancée dans cette Province qu'elle n'avait pas besoin d'encouragement ! Comme si cette profession, de laquelle dépend notre prospérité ou notre décadence, n'était pas dans une position déplorable ; comme si la majorité de nos hommes publics ne doutaient pas eux-mêmes de la possibilité de faire payer l'agriculture et cela simplement parce qu'ils n'y entendent rien ! Nous dirons en passant que dans notre humble opinion, c'est un malheur pour notre pays qu'un si grand nombre de journalistes se lancent dans la discussion de questions très importantes avant d'en comprendre le premier mot ; et s'il faut donner des preuves de notre avancé, nous n'avons qu'à mentionner les opinions extraordinaires émises par une certaine presse sur la question du journalisme agricole !

Notre estimable et dévoué correspondant nous permettra de différer

d'opinion au sujet de l'allocation pour aider les importations d'animaux reproducteurs ; non parce que ces importations ne sont pas désirables, — personne ne les désire plus que nous, — mais parce que les moyens d'encouragement manquent entièrement. En effet, si le règlement de l'ancienne chambre eût été continué il aurait fallu déboursier, dès cette année, de \$1000 à \$1200 pour aider les importations des différentes sociétés. Or, une fois l'octroi aux Ecoles d'Agriculture payé, il ne restera, à la chambre, à peine assez pour couvrir les dépenses de bureau et de voyage de ses membres. On voit donc qu'avec la meilleure volonté, le Conseil Agricole ne pourrait faire autrement qu'il n'a fait. Espérons que le gouvernement pourra donner une subvention plus généreuse au Conseil Agricole, qui lui permettra d'aider efficacement tout ce qui doit contribuer à l'amélioration de l'agriculture et par là-même à la prospérité du pays. Car, il ne faut pas l'oublier, nul argent ne peut être mieux employé. Un bon système d'Agriculture triplera nos produits agricoles ; ce n'est pas trop dire que d'affirmer qu'il est comparativement facile de doubler la production agricole de notre Province et par là doubler la richesse du pays tout entier. On obtiendrait cet immense résultat en dirigeant nos sociétés d'agriculture avec sagesse et en encourageant par des déboursés comparativement très minimes la diffusion générale des connaissances élémentaires en agriculture, qui, malheureusement sont très peu répandues dans cette Province.

#### A nos collaborateurs et correspondants.

Nous croyons devoir dire que nous avons en main depuis quelques jours une nouvelle correspondance d'Un Abonné que nous aurions publié dès aujourd'hui si l'espace, que nous serons toujours heureux de donner à cette importante question de l'Education Agricole, n'était pas rempli. Elle paraîtra la semaine prochaine.

Nous profitons de l'occasion pour informer nos correspondants qu'il nous est quelquefois difficile, pour plusieurs raisons, de publier immédiatement leurs correspondances. Nous espérons que la nécessité imposée par

notre programme de donner toujours à nos lecteurs, dans chaque numéro, des articles sur plusieurs sujets différents, ne découragera pas nos nombreux collaborateurs. Les travaux qu'ils ont bien voulu nous communiquer jusqu'à présent sont tous des plus intéressants et trouveront leur place avant longtemps. En continuant à nous envoyer d'avance leurs écrits, nos nombreux et bienveillants correspondants nous permettent de varier le journal, d'étudier les questions qu'ils nous présentent et enfin, de rendre la *Semaine Agricole* intéressante et instructive à la fois pour tous ses lecteurs.

Quand les articles sont à continuer, on nous rendra service en n'attendant pas la publication de la partie précédente avant de nous envoyer la suite. Nous préférons avoir toujours en main au moins deux parties, parce que, quelquefois, il nous est plus avantageux de les publier ensemble ou bien dans deux numéros subséquents ; ce que nous ne pouvons pas faire si nous n'avons pas le manuscrit au moins une semaine d'avance.

#### L'almanach du cultivateur d'abeilles

Nous continuons aujourd'hui nos extraits de *L'almanach du cultivateur d'abeilles* qui semble fort apprécié si nous en jugeons par les demandes qui nous sont faites pour ce livre.

A propos, nous dirons à ceux qui nous ont envoyé des ordres, que nous avons écrit en France et que nous attendons ces volumes dans quelques semaines seulement. Nous ne pouvons donc pas les envoyer par le retour de la malle, comme le demande un de nos correspondants.

#### Culture du jardin potager.

Nous commençons aujourd'hui la publication d'un excellent travail sur la culture du jardin potager, fait par un homme d'une grande expérience et que nos lecteurs pourront suivre en toute confiance. On y trouvera la liste des légumes les plus recommandables à laquelle nous croyons devoir ajouter les prix que coûteront les meilleures graines. Nous devons ce travail à l'obligeance de Mr. Evans, Grainetier du Conseil Agricole. Nous pro-

fitons de l'occasion pour recommander tout spécialement cet établissement à nos lecteurs qui ne sauraient pas déjà qu'on peut toujours se fier complètement à ce que promet Mr. Evans,—que les graines y sont choisies avec le plus grand soin et qu'il n'en demande toujours que la juste valeur.

### COLONISATION.

Bon nombre de nos abonnés, ou qui sont nouvellement établis dans la forêt ou qui désirent se faire colons, nous demandent des articles sur la meilleure manière de défricher, sur les semences et le système en général qui conviennent le mieux à la terre neuve, etc., etc.

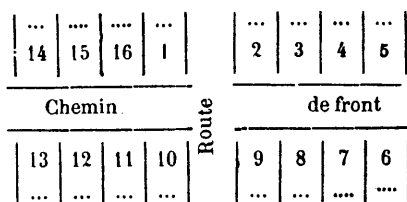
Malgré notre peu d'expérience nous ferons notre possible pour répondre plus tard et d'une manière satisfaisante à ces questions. Nous ne pouvons aujourd'hui que faire appel aux amis de la colonisation qui ont étudié ou pratiqué le sujet pour qu'ils nous viennent en aide. Nous les invitons instamment de contribuer à cette belle œuvre de laquelle dépend certainement notre avenir national et d'aider de leurs avis ces hommes de dévouement, ces bons patriotes qui s'enfoncent dans les bois pour se livrer à un travail souvent très pénible plutôt que de désertier la patrie. Au risque de paraître présomptueux, nous nous permettrons de prier les savants et patriotiques auteurs de *Jean Rivard, des Etudes sur la Colonisation en Canada, etc., etc.*, nos prêtres colons et tous ceux qui ont si noblement contribué au développement de la colonisation dans cette province, de bien vouloir continuer leur œuvre par l'entremise de nos colonnes.

Aujourd'hui que, sous le généreux encouragement de notre Législature Provinciale, les sociétés de Colonisation naissent à chaque pas, il importe plus que jamais, d'étudier le système qui assurera à ces sociétés les plus grands succès, de bien établir les modes de colonisation les plus recommandables et généralement, tout ce qui pourra assurer à nos colons actifs et industriels, un avenir prospère dans les nouveaux cantons que l'on désire peupler.

#### Des sociétés coopératives comme moyen de colonisation.

Nous reproduisons aujourd'hui une excellente correspondance sur la vie des bois que nous empruntons au *Constitutionnel* des Trois Rivières. En la lisant, nous nous sommes demandé si ce système de vie en commun ne conviendrait pas aux premiers établissements des nouvelles colonies. Supposant qu'une de nos nombreuses sociétés de colonisation voudrait envoyer un premier essaim de vigoureux colons ouvrir une nouvelle paroisse, pour laquelle un de nos dévoués prêtres colons serait tout trouvé, ne serait-il pas plus économique et plus avantageux, sous tous les rapports, de former, en commençant, qu'un seul établissement qui aurait son chef et où tout serait réglé à l'avance pour le bien général? Supposons une colonie de trente hommes. Le même chantier, le même cuisinier, les mêmes ustensiles de ménage suffiraient. L'ouvrage en commun, s'il était bien dirigé, donnerait de meilleurs résultats, plus de confort et plus d'assistance en cas d'accidents, de maladies, etc. Il exigerait aussi bien moins de dépenses pour les frais d'installation générale. Le défrichement de trente lots différents pourrait même avancer à la fois, en plaçant l'établissement au centre de ces lots et en poussant les défrichements sur le travers des différents lots. Ce centre deviendrait plus tard le chef-lieu de la colonie et le chantier serait peut-être le site de la chapelle.

Le diagramme suivant indiquera mieux notre pensée.



La figure représente 16 lots au centre desquels passe ce qui sera plus tard la route et le chemin de front. Le chantier commun s'établissant sur le lot No. 1 on commencerait par défricher  $1\frac{1}{2}$  arpent de largeur de chaque côté du chemin de front. En défrichant sur le travers des lots on obtiendrait bientôt une pièce d'un arpent et demi de profondeur sur le front de chaque lot. Un autre avan-

tage qu'offrirait le travail en commun serait la grande économie pour les instruments aratoires, le bétail, etc.

Nous donnons ces vues pour ce qu'elles valent, dans l'espérance que les hommes d'expérience voudront bien nous faire part des leurs sur ce sujet que nous continuerons de développer plus tard. On nous objectera probablement que ce projet ne manquera pas d'offrir certains inconvénients, ce que nous admettrons facilement; mais où sont les projets utiles qui n'en offrent aucun? Ne faut-il pas au contraire surmonter tous les jours d'autant plus d'obstacles que le but que nous cherchons est désirable? Il ne faut donc pas se demander si les inconvénients seront sérieux mais si un tel projet est réalisable et s'il offre à la colonie plus d'avantages que n'en donneraient des efforts individuels sans direction et sans moyens. Qu'on n'oublie pas non plus que le succès d'un tel projet dépendra d'une direction sage, active et éclairée, jointe à l'industrie, la bonne volonté et surtout, l'honnêteté des intéressés.

#### La vie de chantier.

M. le Rédacteur,

Ayant l'avantage, malgré mon éloignement de la vie civilisée, de lire assiduellement le *Constitutionnel*, je suis touché de votre empressement à publier tout ce qui peut intéresser le St. Maurice. Aussi, j'espère que vous voudrez bien donner asile aux quelques lignes qui suivent. Mon intention est de vous donner une idée de la manière dont on vit dans les chantiers. Beaucoup de gens, qui ne connaissent la forêt que pour en avoir entendu parler ou y avoir pris une partie de chasse, se figurent qu'il n'y a pas sur terre un métier plus d'ur que celui d'homme de chantier. Moi-même, avant d'avoir connu cette vie par expérience, je m'étais laissé effrayer par les fantômes de mon imagination.

Je voudrais aujourd'hui détruire cette fautive impression et montrer à vos lecteurs la vie des bois telle qu'elle est.

Aux premières approches de l'automne, on commence à s'occuper de l'organisation des chantiers.

Voilà l'hiver qui va commencer, Les voyageurs vont se rassembler.

Ils se rassemblent généralement à Trois-Rivières, ils accourent du Nord, du sud et même des paroisses du golfe St Laurent.

Dans les chantiers nous hivernerons. Dans les chantiers nous hivernerons.

Le travailleur peut généralement choisir le bourgeois qu'il aime le mieux. Les uns préfèrent monter pour M. Baptist, les autres pour M. Gouin : celui-ci ne voudra s'engager qu'à M. Kiernan, celui-là préférera M. Joe Thompson, et ainsi de suite. La plupart du temps, si le travailleur n'est pas bien vêtu pour l'hiver, son bourgeois le fera vêtir et lui avancera quelques piastres que le plus souvent, hélas ! il dépense à boire. Si cet homme laisse une famille, on la pourvoiera d'un livret avec lequel toutes les semaines elle viendra réclamer une part de paie suffisante pour rencontrer les besoins de la maison.

Une fois ces préparatifs terminés, les hommes partent pour le haut du St. Maurice, sous la direction d'un chef de brigade. La montée est toujours joyeuse. Comme des soldats qui ont vu le feu plus d'une fois, on marche gaiement à l'assaut des pins et des épinettes. Rendus dans le bois, nous trouvons quelquefois un bon campement tout préparé, sinon nous avons nos tentes sous lesquelles il n'y a pas de misère. Cette automne, quelques jours avant Noël, j'étais encore sous une tente, et je me trouvais fort heureux, avec un bon brasier à mes pieds et de bonnes couvertures pour m'envelopper.

Le campement terminé, vous vous installez comme des seigneurs, vous êtes maîtres, vous êtes libres de parler, de chanter et de vous amuser. Vous vous faites un lit de planches fendues, vous le recouvrez d'une bonne couche de branches de sapins et vous dormez comme sur la plume et l'édredon. Mais avant qu'ils s'endorment, donnons-leur chacun leur ouvrage. Le plus souvent on distribue la besogne suivant les goûts. Pitre abattra les pins, Jacques et Jean tiendront le godendard, Maxime tracera les chemins, Paul mènera les chevaux ainsi qu'Onésime et Charles. Dans tout cela il n'y a rien de bien fatigant. Un homme qui a l'habitude de travailler ne se plaindra jamais. Il prend une sorte de routine, de train train proportionné à ses forces et il s'en tient-là.

Il n'y a que les doux temps et les jours de pluie ou de neige mollette, qui soient exceptionnellement fatigants pour les hommes des bois. Il est rare que le froid puisse être trop intense pour l'homme de chantier. Voyez cet homme, du reste, examinez comment il est vêtu. Fièrement campé dans ses souliers de caribou, il est muni de caleçons et de pantalons d'étoffe blanche. Sur sa poitrine il porte une double flanelle sous sa vareuse d'étoffe blanche. Le froid ne pénètre jamais à travers ces remparts multiple.

Mais, dites-vous, c'est pour la nourriture que c'est le pire, vous ne mangez que du *lard anglais*.... Erreur, er-

reur, vous dis-je. Ecoutez un peu. Nos hommes se lèvent généralement une demi-heure avant le jour, juste pour avoir le temps de déjeuner et de se rendre pour les premiers rayons de l'aurore. Il y a des exceptions cependant. Le cuisinier se lève plus matin ainsi que les charretiers qui sont obligés de soigner leurs chevaux. Il est rare aujourd'hui qu'on se contente du grand brasier d'autrefois pour réchauffer le chantier ; les poêles sont usités ici comme chez vous. Notre déjeuner se compose toujours d'un plat de haricots ou fèves cuits à l'étouffée avec du lard. Prenez ce plat avec votre pain et votre thé et vous pourrez aller à l'ouvrage sans crainte. Ah ! notre pain de chantier, cuit dans la cendre, vous n'en connaissez pas toute la saveur. Je soutiens que pour l'homme qui travaille il vaut mieux que votre pain de boulanger et ce qu'on appelle vulgairement le pain d'habitant. Je souhaierais, mon cher Rédacteur, en-pouvoir distribuer une tranche à tous vos lecteurs.

A la pointe du jour tout le monde est à l'ouvrage et c'est pour jusqu'à midi. A l'heure du diner, la table est déjà mise, la vaisselle de ferblanc nous attend. La soupe qui fume vous invite. L'appétit est facile à aiguïser d'ailleurs. Après la soupe, vous avez le lard, et quelquefois le bœuf. Mais pour le midi le breuvage se résume en l'eau de la fontaine voisine.

Aussitôt la dernière bouchée avalée, chacun allume sa pipe et reprend le chemin de l'ouvrage en lançant des bouffées dans la forêt. Il arrive souvent que dans les chantiers bien conduits, il y ait de l'émulation entre ceux qui buchent, ceux qui scient et ceux qui charrient. Mais celui de qui l'ambition est le plus vantée, c'est le cuisinier quand il se met en frais d'avoir des compliments.

A la tombée de la nuit, on rentre tous au campement, c'est l'heure du souper, l'heure des conversations, l'heure des calculs bruyants sur les travaux de la journée. Chaque homme rapporte les petits incidents de sa journée et tâche d'y mettre autant d'intérêt que possible. Au souper, nous avons du ragout ou quelque autre mets de ce genre, de l'invention du cuisinier.

Le souper terminé, le conducteur ou le commis s'il y en a un, prend son livre et demande à chaque homme la somme d'ouvrage qu'il a faite dans sa journée. C'est le moment du silence le plus solennel ; on entendrait marcher une souris.

Après ce quart d'heure d'inquiétude le vacarme recommence, on joue aux cartes, on joue aux *dames*, on tire des horoscopes en fumant le calumet de l'amitié avec tous les camarades. Il y a toujours des camarades plus futés les uns que les autres, ils en profitent quelquefois. Mais on ne

voit plus de ces hommes prodigieux qui, le soir venu, envoyaient un camarade passer la veillée auprès de sa belle.

Il n'y a que deux ou trois ans cependant, nous avons eu une preuve bien éclatante de l'intérêt que le démon porte aux hommes des bois. Passé huit heures du soir, personne ne pouvait sortir d'un certain campement sans que le diable, au milieu d'un bruit lugubre, ne vint lui enlever sa coiffure. Une dizaine d'hommes avaient été décoiffés et les casquettes devenaient rares, lorsqu'un soir, le plus déterminé de la bande se mit à la porte du campement et défia, provoqua, insulta l'esprit étrange qui décoiffait ses camarades. Pendant que les yeux tournés vers le faite des arbres il lançait ainsi ses imprécations, un énorme hibou sortit de la tête d'un sapin et vint pour s'emparer d'une nouvelle casquette. La plupart des histoires de chantiers sont des contes de cette nature. Les hommes s'amuse beaucoup de ces récits.

Je crois avoir donné de notre vie de chantier une peinture fidèle et vraie. Deux choses me reprochent cependant et je veux vous en parler. Le dimanche est toujours long au milieu des bois, lorsqu'on n'a pas assez de piété pour en passer la plus grande partie en prière. Il nous semble que cette journée où nous ne faisons rien est plus longue et plus fatigante que tout le reste de la semaine. Ensuite — pourquoi ne pas l'avouer — lorsqu'on est marié, la pensée se reporte souvent vers la demeure de sa moitié. Le dimanche, cette pensée est encore plus amère. C'est même pour chasser les ennuis du dimanche que je vous écris aujourd'hui ces renseignements épars que vous jugerez, que vous apprécierez, vous souvenant toujours que si j'étais un littérateur je ne serais pas ici, bien que je ne rougisse pas d'être

UN BUCHERON.

Wessonneau, le 30 Janvier 1870.

## HYGIENE.

Recettes fournies à " La Semaine Agricole " par un Médecin.

MANIÈRE DE PRÉPARER LA NOURRITURE DES MALADES ET DES CONVALESCENTS.

Une des plus belles qualités qui puisse orner une femme de ménage est de savoir procurer, en temps de maladie, du confort à sa famille. On trouve dans la nourriture préparée par le main d'une épouse, d'une mère, d'une sœur, d'une amie, une agréable saveur, que les ingrédients, qui composent cette nourriture, n'ont pas, en même temps qu'elle a l'effe,



de rétablir un malade plutôt que ne le pourrait faire l'argent. Les différentes recettes qui suivent permettront à la personne chargée du soin d'un malade de faire un changement dans la nourriture du malade selon son goût, et les symptômes de sa maladie.

Les gelées et les bouillons de viande, ainsi que les différentes préparations farineuses, sont les plus légers pour l'estomac, et, en règle générale, plus nourrissants pour un convalescent. Lorsque les poumons sont faibles, le lait est très utile. La nourriture qui convient le mieux et qui fortifie le plus un malade est celle que son estomac digère sans qu'il en soit incommodé.

*Gruau d'avoine* — Mélez une cuillerée à dessert de fine farine d'avoine dans deux d'eau froide, ajoutez une chopine d'eau bouillante, et faites bouillir dix minutes pendant lesquelles vous brasserez.

Ou : Faites bouillir pendant environ deux heures la moitié d'une tasse à thé de grosse farine d'avoine dans une pinte d'eau, coulez, et ajoutez un petit morceau de beurre, du sucre, au goût et râpez un peu de muscade ou du gingembre : si le malade n'aime pas le sucre, remplacez-le par une petite pincée de sel.

*Gruau de blé-d'inde* — Humectez deux cuillerées à soupe de farine de blé-d'inde avec de l'eau froide, battez afin qu'il n'y ait point de mottes, puis brasserez cette pâte dans trois demiards d'eau bouillante, et faites bouillir pendant une demi-heure, ayant soin de brasser tout le temps.

*Gruau de Barley*. — Prenez quatre onces de barley et un bâton de canelle que vous mettrez dans deux pintes d'eau, vous faites bouillir jusqu'à ce que ce soit réduit à une pinte, coulez et ajoutez du sucre et les trois quarts d'une chopine de vin de Porte, ou la même quantité de lait. Donnez chaud et au besoin.

*Pour le Réveillon*. — Mélez par faitement une cuillerée à soupe de farine de blé avec une roquille d'eau; faites chauffer dans un poëlon une roquille de lait doux sucré jusqu'à ce qu'il bouille, après quoi ajoutez la farine et l'eau, et brasserez pendant un quart d'heure.

*Le même au vin*. — Lorsque vous avez préparé votre gruau comme ci-dessus, coulez-le et laissez-le refroidir, brassant tout le temps. Au moment de vous en servir sucrez au goût, râpez un peu de muscade, et ajoutez un peu de vin blanc; quelquefois on ajoute aussi un peu d'écorce, ou du jus de citron.

Si on le désire, on peut aussi ajouter, pendant que le gruau bouille, un jaune d'œuf bien battu.

## COIN DU FEU.

Nos remerciements à qui de droit pour cette recette. Nous regrettons seulement qu'elle soit déjà si généralement pratiquée. Tout de même Madame *Aurélie*... et *Marie-Louise* nous rendront un véritable service en nous continuant leur bienveillante collaboration.

(Pour la *Semaine Agricole*.)

### Le moyen de gâter ses filles.

S'il y a des parents qui désirent gâter leurs filles, je peux leur fournir une recette qui ne manque jamais son but, et dont l'infailibilité peut être prouvée par un grand nombre de personnes.

1o. Commencez dès sa première enfance, à lui dire et répéter à satiété qu'elle est belle et jolie, qu'elle a de l'esprit etc. : il n'y a pas de meilleur moyen pour enfler sa petite vanité : mais il faut le lui dire souvent. Les enfants comprennent bien les flatteries, quand bien même ils sont encore dans les bras de leur mère ou de leur nourrice ; de cette manière, le mal se produira de suite sur son caractère.

2o. Aussitôt qu'elle commence à marcher, faites lui porter des robes riches et façonnées à la mode. Mettez-lui de suite une crinoline, et faites lui porter toute espèce d'ornements artificiels, des falbalas, des plumes, des fleurs et autres fanfreluches. De cette manière vous lui ferez faire un grand pas vers l'orgueil et le luxe.

3o. Laissez la sortir tant qu'elle voudra afin qu'elle ne tarde pas à se dégoûter de la maison, et que de cette façon elle n'apprenne pas les soins du ménage. Il n'y a rien de mieux pour une fille gâtée que de chercher ses amusements ailleurs qu'à la maison, à passer tout son temps à faire des visites d'une maison à une autre. Par ce moyen, en grandissant, elle deviendra un membre inutile, ce que certains parents à la mode semblent rechercher.

4o. Donnez lui exclusivement, pour lecture que des romans dégoûtants de sentiments malhonnêtes ; et elle se gâtera plus vite qu'à lire des ouvrages sur l'histoire ou sur la science : par ce moyen son cœur ne sera capable que de faux sentiments, son esprit sera rempli de fictions, et toutes ses idées et ses aspirations seront pour la mode, le luxe, l'orgueil, la vanité, et les aventures romanesques.

5o. Ayez soin que son éducation ne lui donne qu'une faible connaissance superficielle de toutes les choses d'agrément, mais gardez vous de l'instruire dans ces choses qui peuvent être réellement utiles dans le cours

de la vie. Si votre fille désire véritablement devenir de quelqu'utilité dans le monde, elle ne se gâtera pas : si au contraire elle s'occupe l'esprit de futilités, et qu'elle ne pense pas à la sainte mission qu'elle a à remplir dans la société, elle deviendra bientôt une fille gâtée.

6o. Comme conséquence, tenez la constamment dans l'ignorance de tous les arts utiles du ménage, en gravant dans son esprit que c'est *vulgaire et commun* de travailler pour vous, ou d'apprendre la manière de conduire une maison. Il ne faut jamais montrer à une jeune fille gâtée les secrets de la cuisine, ces choses doivent être laissées aux servantes. Ce serait *vulgaire et commun* de savoir faire la soupe, préparer une tasse de chocolat ou de café, apprêter un poulet ou une alose, de savoir faire les pâtisseries, laver, repasser, balayer, etc., sous le prétexte que les servantes sont engagées pour faire ces choses. Comme maîtresse de maison, c'est son devoir d'être tout le long du jour, assise sur un sofa de velours, engloutie dans des pyramides de soie et de falbalas, occupée à lire le dernier roman, (celui qui embellit le vice) ; pendant ce temps là les servantes conduisent, à leur guise, les travaux de la maison.

Pour compléter le bonheur de votre fille gâtée, mariez-la à une jeunesse barbuë, aux mains douces, qui ait autant de talent pour gagner de l'argent, qu'elle en a pour le ménager. De cette manière vous ferez son bonheur pour la vie.

AURÉLIE.....

St. Jacques....., Février 1870.

### Correspondance Romaine.

Le temps écoulé depuis ma dernière a été funeste à plusieurs personnages importants, tels que le Colonel d'Argy, Commandant la Légion Romaine, Léopold II, Grand Duc de Toscane, le duc Alphonse Gaetani, l'ambassadeur du Portugal et trois Pères du Concile. Pendant quelques jours on ne pouvait sortir le soir sans rencontrer quelque convoi funèbre. La *Gazetta d'Italia*, avec un tact qui lui fait honneur, déclare que le Concile a semé la peste dans la Ville-Eternelle et conseille l'émigration. Ce langage bas et grossier annonce un grand malaise et prouve que le Concile est en effet, une peste, pour les ennemis de l'Eglise ; une peste qui au lieu de s'attaquer à un principe de vie se répand sur les domaines de l'impicité et de la révolution et porte les terreurs de la mort chez tous les propagateurs des doctrines qui bouleversent aujourd'hui la France, l'Italie et toute l'Europe. La *Gazetta* en est attaquée ; on reconnaît son mal à ses crispations et à ses articles baveux.

Les trois évêques passés à une meilleure vie, sont N.N. S.S. Suarez Perido de Vera-Cruz, Laurence de Tharbes et Pugillat de Lorido,



en Espagne. Le premier, né à Tharcula en 1822, et élevé au siège de Vera-Cruz, dans le Consistoire du 19 Mars 1863, a reçu, le 29 Janvier, les honneurs de la sépulture dans l'église paroissiale de St. Roch, en présence de deux Cardinaux et de la plupart des évêques de l'Espagne et de l'Amérique du Sud. Mgr. Laurence, consacré évêque le 1<sup>er</sup> Juin 1845, emporte les regrets de tous ces confrères qu'il ne cessait d'édifier par ses vertus et par son amour pour l'Eglise, sa mère. Ce prélat, octogénaire, relevait à peine d'une grave maladie, quand s'ouvrit le Concile, et au conseil que lui donnait son médecin, de ne pas entreprendre le voyage de Rome, il répondit : le St. Père m'appelle, je dois me rendre, heureux serais-je de pouvoir mourir dans l'accomplissement de ce grand devoir. Le corps, transporté à St. Louis des Français pour la messe de requiem, à dû, à la demande du défunt, être expédié à Tharbe, pour y reposer au milieu des regrets et des prières de son troupeau chéri. Le Cardinal premier président, a fait hier devant le Concile, l'éloge des vertus et de la piété de l'évêque de Lérida, dont les funérailles ont eu lieu ce matin, à St. Vincent. Voilà déjà huit Pères que la mort arrache aux travaux du Concile.

Ces décès, dont se réjouissent les organes de la fraternité universelle, tournent en définitive contre eux, en ce qu'ils nous assurent qu'il y a sincérité et conscience avant tout, là où l'on dit régner l'esprit de parti et les petites passions du vulgaire. En voyant ainsi éclaircir leurs rangs, les Pères du Concile pensent naturellement à leurs cheveux blancs et à leur faiblesse ; si jamais l'esprit du devoir recevait quelque épreuve, la pensée que Dieu peut d'un instant à l'autre leur demander compte de ce qu'il disent ou taisent, de ce qu'il font ou omettent, suffirait pour les fortifier et leur rappeler leur haute mission. Et au Ciel, ces évêques continuent, par leurs prières, à travailler au succès de cette cause pour laquelle ils n'ont pas hésité ici-bas à braver les fatigues et quelques-uns la mort.

Le journal déjà cité, dans son numéro du 2 février, a publié contre l'infailibilité du Pape, un long article dans lequel il déclare que la définition dogmatique de cette question est destinée à compléter la séparation de l'Eglise et de l'Etat et à ôter au Souverain Pontife toute chance de conserver son pouvoir temporel, parcequ'il sépare par là les intérêts de l'Eglise Universelle des siens. " Nous restons indifférents, dit-il en terminant, à cette discussion théologique qui paraît devoir diviser les Pères du Concile en deux phalanges hostiles, et la cause finie, en comptant les morts et les blessés, nous nous écrierons : "Votre procès est fini, le nôtre va commencer, et le vainqueur d'aujourd'hui, sera le vaincu de demain." Qu'une telle menace est édifiante dans l'organe d'un pouvoir miné jusque dans ses fondements et que renversera le premier coup de vent révolutionnaire. Quand un édifice menace ruine et dislocation, il est du premier bon sens de l'unir et de le consolider avant de l'étendre davantage ; autrement c'est suivant le proverbe, avoir les yeux plus grands que la panse, c'est imiter le glouton

qui mange plus qu'il ne peut digérer ; et l'Italie me paraît assez dyspeptique sans se mettre encore sur l'estomac cette pierre qui écrase tout ce qui la touche. Qu'on me permette ici une digression,

Un jour, au sein de la Rome païenne, une jeune vierge, aussi riche que belle, fut sollicitée à épouser un jeune romain du nom de Symphronius ; sur son refus elle fut accusée d'être chrétienne, et pour n'avoir pas voulu sacrifier aux dieux de l'empire, jetée nue dans le cirque Agonal, en butte aux railleries et aux obscénités des libertins de ce temps. Mais l'ange du Seigneur, ajoute l'histoire, veillait sur elle et Dieu permit ce gracieux miracle ; à l'instant sa blonde chevelure s'allonge jusqu'à ses pieds et s'épaississant comme celle d'Eve revêt comme d'un voile d'or tout son corps virginal. En même temps, son ange l'environne d'un rempart de lumière que l'œil humain ne peut franchir. Symphronius, dans sa passion, veut braver cette lumière ; il est frappé comme d'un coup de foudre et renversé aveugle et sans vie.

Cette sainte, était la douce Agnès, dont nous célébrions la fête le 21 du mois dernier. Ce miracle me fait penser à l'histoire des derniers jours, où l'Eglise me semble jouer au parfait le rôle de la jeune vierge. On a voulu la faire sacrifier aux dieux du jour, le progrès et la liberté tels que l'entendent les révolutionnaires : ce n'était qu'un prétexte ; sur son refus, on s'est emparé de ses biens et on l'a exposée pauvre et nue aux railleries et aux sifflets de la populace et aussi de quelques cours. La charité des fidèles réveillée, le dévouement de ses fils qui accourent de toute part et surtout la réunion des évêques et des prélats de toute langue, de tout pays et de toute condition, ont orné l'Eglise de cette chevelure plus belle et plus brillante que les vêtements les plus riches et les plus dorés, et l'esprit de Dieu l'environne de cette lumière, que l'œil humain ne peut franchir.

Maintenant si quelqu'un se sent des dispositions pour le rôle de Symphronisme et veut braver cette glorieuse et puissante faiblesse, Dieu a encore des foudres et les défenseurs de sa cause ne manquent ni d'épée ni de sang..... Quelque jours après la fête de Ste. Agnès, nous avons célébré celle de Ste. Martine, dont l'Eglise s'élève radieuse à côté de l'arc de Septime Sévère qui la condamna à mort. Le martyrologe parle peu de cette sainte ; seulement on sait que de ses blessures s'exhalait un parfum délicieux qui convertissait au Christ tous ceux qui l'entouraient, même ses bourreaux. C'est encore une vue de l'histoire de l'Eglise, on la frappe et de ses plaies s'exhalent des parfums qui enivrent ses enfants et en font des saints. Quand l'Eglise a-t-elle reçu plus de coups qu'au temps des Césars et à la naissance du Protestantisme pour parler d'une époque plus rapprochée, et quand a-t-elle fourni plus de vertus à la terre et plus de saints au ciel ? Mais, je m'éloigne trop du sujet, j'y reviens.

La *Gazetta* menace aussi l'Eglise d'une rupture complète avec l'Etat ; tant pis pour ce dernier.

L'Eglise peut subsister, fleurir même sans

l'Etat ; elle a la parole de Dieu pour appui et ça lui suffit, mais l'Etat ne marche pas sans l'Eglise. La société a reçu de la doctrine du Christ sa vie et son éclat ; malheur à elle si, comme l'enfant prodigue, elle veut jouir de ses richesses et de sa force loin de celle qui les lui a données. Après avoir roulé d'abîme en abîme on la verra trainer ses haillons et sa misère le long des grands chemins et bientôt réduite à servir des brutes telles que Néron et Caligula. Si elle refuse de reconnaître Pierre, il lui faudra ramper devant César : pas de milieu la houlette du pasteur ou la verge impitoyable du maître. Que celui qui en doute repasse son histoire. Au reste ce fait se répète en petit tous les jours : quand un enfant refuse l'obéissance à sa mère et la méprise, on l'envoie passer quelque temps aux établissements disciplinaires, pour le punir et le corriger. Dieu en agit ainsi envers les nations qui refusent l'obéissance à son Eglise.

Maintenant, que l'infailibilité du Pape reconnue comme dogme, occasionne ces malheurs, c'est un avancé gratuit et sans valeur quoique l'Eglise ne fera que reconnaître solennement une vérité qu'ont reconnue tous les siècles. Loin de nuire à l'Eglise ; ce fait lui sera d'un grand aide, et la preuve, intéressante *Gazetta*, je la trouve évidente, dans les cris de douleur et de désespoir que vous arrache l'agitation de cette vérité. Car depuis longtemps l'on connaît quel zèle vous devouez pour la maison du Seigneur, et quand vous plaidez l'inopportunité avec tant d'acharnement, on sait quelle cause vous servez, comme on sait quel cas il faut faire des remèdes d'un médecin qui en veut à notre vie.

La fête de la Purification n'a rien révélé sur le premier schéma, et c'est toujours la seconde session qui se continue.

D'après des statistiques récentes, sorties de l'imprimerie de l'*Osservatore Romano*, sont intervenus aux Conciles 764 Pères, dont 541 d'Europe, 113 d'Amérique, 83 d'Asie, 14 d'Afrique et 13 d'Océanie. L'Italie, par rapport à Rome, est naturellement la province qui en fournit le plus, 276 ; viennent ensuite, la France 84, la Turquie d'Asie 49, l'Autriche 48, les Etats-Unis 48, l'Espagne 41, la Grande Bretagne 36, l'Allemagne 19, l'Indoustan et l'Indochine 18, le Canada 161 etc, etc.

D. GÉRIN.

Brouillard qui ne tombe pas  
Donne pour sûr des eaux en bas.

—  
Blanche gelée est de pluie messagère.

—  
Est à la terre la gelée  
Ce qu'au vieillard roûte fourrée.

—  
Troupe d'oiseaux cherchant pâture  
Et si cassés vieillards févriers  
Sont bien plus que devant frileux,  
C'est signe d'avoir une grande froidure.

—  
De grêle n'est mauvaise année  
Qu'aux lieux où plus elle est tombée.

—  
Des neiges et un bon hiver  
Mettent bien des biens à couvert.

FEUILLETON DE LA SEMAINE AGRICOLE

## LE PAYS DE L'OR.

PAR

HENRI CONSCIENCE.

IX

LE FANTÔME.

—Nous ne voyons rien.

—Êtes-vous donc aveugles ? Ne remarquez-vous pas là, au-dessus de ces broussailles, ces deux cornes qui montent et qui descendent. A moi ! il vient ! il vient !

—Ah ! ah ! tête sans cervelle ! dit le Bruxellois en riant, c'est une couple d'oreilles d'âne que tu vois. Tenez-vous tranquilles, mes amis ; c'est peut-être le ciel qui nous envoie un secours précieux. Ce mulet appartient probablement aux gens qui ont été attaqués à l'endroit où nous avons trouvé du sang. Le pauvre animal a fui le combat et erre sans maître dans le bois. Restez tranquilles pendant quelques minutes ; l'apparition de l'animal pourrait bien cacher quelque ruse.

—Un bon camarade pour toi, Donat, grommela le matelot ; vous serez deux désormais.

Il semblait que Donat le comprit également ainsi ; car il courut tout joyeux vers les broussailles, pendant que les autres le suivaient du regard.

Une ou deux minutes après, il reparut dans la plaine tenant sous son bras le licou d'un mulet qui se laissait conduire très-docilement. Kwik était ravi de joie et embrassait le mulet en lui adressant toutes sortes de douces paroles. Pendant que les autres venaient à sa rencontre, ils virent qu'il baisait l'animal sur le nez.

C'était un mulet vieux et énervé, qui semblait avoir à peine la force de ce tenir sur ses jambes ; mais le Bruxellois fit comprendre à ses camarades que ces animaux sont très-robustes et très-solides, et que celui-ci, malgré son âge, leur rendrait encore bien des services et les allégerait probablement d'une partie de leurs lourds bagages jusqu'aux placers. L'animal portait une marque brûlée sur la cuisse, et n'avait d'autre harnais qu'une corde au cou et deux paniers liés ensemble sur le dos ; à la corde pendait une petite clochette dont le battant était attaché par une petite courroie pour l'empêcher de sonner.

Les haches, pioches, marmites et couvertures furent tirées sur-le-champ des havre-sacs et chargées sur le mulet ; on lui lia également la grande manne sur le dos et chacun se déchargea de son bagage autant qu'il lui plut.

—Donat, je te fais muletier ! dit le Bruxellois avec un sérieux comique.

—Je le suis de naissance, répondit Kwik. Ayez confiance en moi ; j'aurai soin du mulet comme de mon propre frère.

—En avant, messieurs, en avant maintenant, légers de cœur et légers de corps.

Tous marchèrent gaiement en avant. En effet, ce n'était pas un mince soulagement de se

sentir délivrés des lourds fardeaux sous lesquels ils ployaient si longtemps, de plus Donat, en muletier fidèle, marchait à côté du mulet, la main sur le cou de la bête en signe d'amitié.

Déjà l'événement avait perdu de sa nouveauté et les autres continuaient silencieusement leur route, lorsque Donat n'avait pas encore fini de parler au mulet. Bien que le matelot se moquât de temps en temps de l'affection des deux amis intimes qui s'étaient retrouvés si inopinément, Donat ne lui répondait pas et continuait sa conversation avec le mulet :

—Courage, camarade ! disait-il. Ne crois pas que tu sois tombé dans des mains étrangères. Feu mon père, que Dieu ait pitié de son âme ! avait aussi un mulet, et c'était moi qui devais le soigner, lui donner l'avoine, le mener à la prairie et préparer sa litière. Nous étions si bons amis, que je partageais quelquefois ma tartine de pain de seigle avec Jean Mul, car il se nommait ainsi. Tu dois aussi m'aimer, ne fut-ce que parce que j'ai si bien soigné Jean Mul de Natten-Haesdonck. Tous les hommes sont frères et tous les mulets aussi. Tu me regardes ? Je crois, pardieu, que tu me comprends ! Cela t'étonne, n'est-ce pas ? qu'une personne que tu ne connais pas encore te témoigne tant d'affection ; mais elle a ses raisons. Tu sauras, mon ami, que j'aime quelqu'un. C'est la fille d'un garde-champêtre. J'ai été puni d'avoir osé lever les yeux aussi haut ; car le garde-champêtre, lorsque j'allai lui demander de pouvoir me marier avec Anneken, ma jété si violemment à la porte que je suis tombé la face dans la boue.

Anneken ne me hait pourtant pas ; et moi, de mon côté, je la vois toujours devant mes yeux aussi bien que je vois en ce moment tes deux longues oreilles. Vois-tu, j'étais allé un jour avec ton frère Jean Mul à Malines. En retournant, je trouve, entre Villebroek et Natten-Haesdonck, Anneken, la fille du garde-champêtre, en train de pleurer sur le bord du chemin. La pauvre enfant s'était foulé le pied et ne pouvait plus marcher. Je l'aidai à monter sur le dos de Jean Mul. Elle était si contente ! Nous causâmes ensemble pendant tout le long du chemin. Quand elle me regardait de dessus le mulet avec ses petits yeux noirs pleins d'amitié, c'était comme si mon cœur se gonflait et devenait gros comme une tête d'enfant. J'étais heureux, heureux ! Pourquoi ? Je ne le sais pas au juste, mais j'étais, extrêmement heureux. Tiens, je ne puis pas t'expliquer cela ainsi, tu devrais être un homme pour le comprendre. Il n'est donc pas étonnant que je t'aime parce que tu es un mulet, car, s'il n'y avait pas eu de mulets, je n'aurais pas fait connaissance avec Anneken... Il est vrai aussi que je ne serais pas en Californie ; mais nous ne parlerons pas de cela. Anneken, Anneken au-dessus de tout... Hue ! hue ! tu auras bonne vie avec moi, je t'appellerai aussi Jean Mul. Sois content ! si je trouve beaucoup, beaucoup d'or, je t'emmène en Belgique. Cela t'irait joliment, hein, fripon, si tu pouvais habiter un château avec Anneken et moi ? Hue ! Jean Mul, hue !

Donat aurait peut-être continué ce gai bavardage pendant des heures entières ; mais il

fut interrompu parce que ses amis s'arrêtaient comme s'ils ne devaient pas aller plus loin ce jour-là.

—Camarades, dit le Bruxellois, je propose de poser notre tente ici. Nous sommes sur une hauteur et nous pouvons regarder au loin. Il y a de l'eau là-bas dans le ruisseau, et, un peu plus loin, il y a de l'herbe et des broussailles pour laisser paître l'âne. Il fait encore jour et nous pourrions marcher encore une demi-heure ; mais nous ne sommes pas certains de trouver un autre endroit aussi favorable. Déposez les sacs, nous passerons la nuit ici.

Il déboucla les sangles du mulet et le déchargea de son fardeau, puis il détacha le battant de la petite clochette et donna deux ou trois coups de pied dans les jambes du pauvre animal, qui bondit en avant et se dirigea avec une grande rapidité vers le taillis.

—Mon Dieu ! Jean Mul ! Jean Mul ! cria Donat. Il s'égarera !

Mais le Bruxellois le retint et dit :

—Ne crains rien, Donat. On n'agit jamais autrement ici avec les mulets. Il mangera et dormira très-paisiblement pendant la nuit. Demain matin, nous le retrouverons. La clochette nous dira où il est. Il ne s'éloignera pas ; il est habitué à cela.

On alla dans le fourré couper le bois nécessaire pour dresser la tente. Jean Creps, qui devait être le cuisinier et qui était occupé à faire du feu, dit à Kwik :

—Tiens, prends la marmite, Donat, et cours au bas de la colline chercher de l'eau ; le café sera d'autant plus vite fait.

Kwik prit la marmite et s'éloigna dans la direction désignée.

—Ça, mes amis, un peu de hâte à l'ouvrage, cria le Bruxellois, La nuit passée, nous n'avons dormi ni trop bien ni surtout trop longtemps. Reposons-nous une bonne fois, afin de pouvoir nous mettre en route de très-bonne heure. Si nous ne sommes point paresseux, nous atteindrons bientôt les mines de Yuba.

—Bientôt ? Quand donc ? demanda le matelot.

—Encore trois ou quatre jours et nous y sommes. Là, nous nous reposerons un peu et nous renouvelerons nos provisions dans les stores ou boutiques, pour aller plus loin au placer ignoré.

—Mais que vend-on dans les stores ?

—Tout ce dont les chercheurs d'or peuvent avoir besoin ; de la farine, du lard, du jambon, du sucre, du café de l'eau-de-vie.

—Drôle d'idée d'établir une boutique ; à l'endroit même où les autres cherchent et trouvent de l'or ! dit Victor.

—Oui, ami Roozeman, et ce sont certes les plus malins, dit Pardoës. Ils vendent une once d'or des choses qui ne valent pas un dollar, et tandis que beaucoup de mineurs s'en retournent aussi pauvres qu'ils sont venus, es boutiquiers ne quittent jamais les placers sans avoir amassé une jolie fortune.

—Ce sont sans doute des Mexicains ?

—Non, des gens de tous pays : des Français, des Américains du Nord, des Espagnols, des Allemands, et aussi des Mexicains.

A Continuer.

RAPPORT OFFICIEL DES DIVERS MARCHES DE LA P. DE QUEBEC

Fait spécialement pour la "Semaine Agricole."

Montréal, 10 Mars 1870.

PRODUITS.	Montréal.		St. Jean		St. Hyacinthe		Joliette.		Beauharnais.		Trois-Rivières		Sorel.		Quebec.	
	DE	A	DE	A	DE	A	DE	A	DE	A	DE	A	DE	A	DE	A
<b>FARINE EN QUART-</b>																
Supérieure Extra.....	4 80	4 85	5 40	5 50	5 50	5 50	5 75	5 75	5 75	5 75	5 75	5 75	5 75	5 75	5 50	6 25
Extra.....	4 40	4 50	4 70	4 75	4 75	4 75	5 35	5 35	5 35	5 35	5 35	5 35	5 35	5 35	5 50	5 75
de Gott.....	4 10	4 15	5 00	5 25	4 50	4 75	5 50	5 50	5 25	5 25	5 25	5 25	5 25	5 25	4 80	4 90
Sup. No. 1.....	4 25	4 30	1 50	1 50	1 50	1 50	1 50	1 50	1 50	1 50	1 50	1 50	1 50	1 50	4 50	4 50
do do forte.....	3 75	3 85	0 80	0 80	0 80	0 80	0 80	0 80	0 80	0 80	0 80	0 80	0 80	0 80	4 40	4 40
do No. 2.....	2 20	2 25	2 40	2 40	2 40	2 40	2 40	2 40	2 40	2 40	2 40	2 40	2 40	2 40	4 40	4 40
Recoupe (Gru).....	80	90	2 20	2 40	1 20	1 20	2 50	2 50	2 11	2 11	2 25	2 25	2 30	2 30	3 74	4 40
Son, 100 lb.....	2 05	2 10	2 20	2 20	2 50	2 50	2 40	2 40	1 71	1 90	2 35	2 40	2 30	2 40	3 74	4 40
<b>FARINE—de Blé—100 lb</b>																
Avoine.....	1 75	1 98	1 90	2 00	2 00	2 00	1 40	1 40	1 40	1 50	1 41	1 51	1 60	1 90	1 30	1 30
Blé d'Inde.....	1 25	1 50	1 60	1 70	2 00	2 00	1 40	1 50	1 41	1 51	1 60	1 90	1 30	1 30	1 30	1 30
Pol.....	1 10	1 20	1 30	1 30	1 30	1 30	1 30	1 30	1 30	1 30	1 30	1 30	1 30	1 30	1 30	1 30
Seigle.....	1 10	1 20	1 30	1 30	1 30	1 30	1 30	1 30	1 30	1 30	1 30	1 30	1 30	1 30	1 30	1 30
Grains moulus mélangés.....	1 10	1 20	1 30	1 30	1 30	1 30	1 30	1 30	1 30	1 30	1 30	1 30	1 30	1 30	1 30	1 30
<b>GRAINS ET GRAINES</b>																
Blé.....	0 90	1 00	1 00	1 10	1 10	1 10	1 10	1 10	1 10	1 10	1 10	1 10	1 10	1 10	1 10	1 10
Pois.....	0 60	0 70	0 60	0 60	0 60	0 60	0 60	0 60	0 60	0 60	0 60	0 60	0 60	0 60	0 60	0 60
Orge.....	0 50	0 55	0 50	0 50	0 50	0 50	0 50	0 50	0 50	0 50	0 50	0 50	0 50	0 50	0 50	0 50
Seigle.....	0 55	0 60	0 50	0 50	0 50	0 50	0 50	0 50	0 50	0 50	0 50	0 50	0 50	0 50	0 50	0 50
Sarrasin.....	0 80	0 90	0 80	0 80	0 80	0 80	0 80	0 80	0 80	0 80	0 80	0 80	0 80	0 80	0 80	0 80
Blé d'Inde.....	1 60	1 50	1 50	1 50	1 50	1 50	1 50	1 50	1 50	1 50	1 50	1 50	1 50	1 50	1 50	1 50
Lin.....	2 80	3 00	1 30	1 30	1 30	1 30	1 30	1 30	1 30	1 30	1 30	1 30	1 30	1 30	1 30	1 30
Mil.....	0 30	0 35	0 25	0 25	0 25	0 25	0 25	0 25	0 25	0 25	0 25	0 25	0 25	0 25	0 25	0 25
Tréfle, b.....	7 50	7 00	6 00	6 00	4 00	4 00	6 80	6 80	6 80	6 80	6 80	6 80	6 80	6 80	6 80	6 80
Tréfle, d.....	6 00	6 50	6 00	6 00	6 50	6 50	4 90	5 50	5 50	5 50	5 50	5 50	5 50	5 50	5 50	5 50
Tréfle, e.....	0 8	0 12	4 50	4 50	5 00	5 00	4 50	4 50	4 50	4 50	4 50	4 50	4 50	4 50	4 50	4 50
Tréfle, f.....	0 12	0 15	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6
Tréfle, g.....	0 12	0 15	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6
Tréfle, h.....	0 12	0 15	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6
Tréfle, i.....	0 12	0 15	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6
Tréfle, j.....	0 12	0 15	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6
Tréfle, k.....	0 12	0 15	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6
Tréfle, l.....	0 12	0 15	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6
Tréfle, m.....	0 12	0 15	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6
Tréfle, n.....	0 12	0 15	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6
Tréfle, o.....	0 12	0 15	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6
Tréfle, p.....	0 12	0 15	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6
Tréfle, q.....	0 12	0 15	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6
Tréfle, r.....	0 12	0 15	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6
Tréfle, s.....	0 12	0 15	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6
Tréfle, t.....	0 12	0 15	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6
Tréfle, u.....	0 12	0 15	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6
Tréfle, v.....	0 12	0 15	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6
Tréfle, w.....	0 12	0 15	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6
Tréfle, x.....	0 12	0 15	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6
Tréfle, y.....	0 12	0 15	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6
Tréfle, z.....	0 12	0 15	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6
<b>VIANDES</b>																
Beuf No. 1.....	7 50	7 00	6 00	6 00	4 00	4 00	6 80	6 80	6 80	6 80	6 80	6 80	6 80	6 80	6 80	6 80
do 2.....	6 00	6 50	6 00	6 00	6 50	6 50	4 90	5 50	5 50	5 50	5 50	5 50	5 50	5 50	5 50	5 50
do 3.....	0 8	0 12	4 50	4 50	5 00	5 00	4 50	4 50	4 50	4 50	4 50	4 50	4 50	4 50	4 50	4 50
do la livre.....	0 12	0 15	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6
Veau.....	0 12	0 15	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6
Mouton.....	0 12	0 15	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6
Agneau.....	0 12	0 15	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6	0 6
Lard frais, 100 lb.....	9 00	10 10	10 00	10 00	10 50	10 50	13 14	13 14	13 14	13 14	13 14	13 14	13 14	13 14	13 14	13 14
do de la livre.....	12 00	12 50	14 16	14 16	15 18	15 18	18 19	18 19	18 19	18 19	18 19	18 19	18 19	18 19	18 19	18 19
do de saie, 100 lb.....	13 14	13 14	13 14	13 14	13 14	13 14	13 14	13 14	13 14	13 14	13 14	13 14	13 14	13 14	13 14	13 14
do de la livre.....	2 50	3 50	3 10	3 10	3 10	3 10	3 10	3 10	3 10	3 10	3 10	3 10	3 10	3 10	3 10	3 10
Jambons.....	2 50	3 50	3 10	3 10	3 10	3 10	3 10	3 10	3 10	3 10	3 10	3 10	3 10	3 10	3 10	3 10
<b>VOLAILLES</b>																
Dindes.....	1 00	2 50	1 50	1 60	2 25	2 25	2 25	2 25	1 80	2 10	1 50	2 10	1 49	2 00	1 26	1 50
Oies.....	1 75	1 25	1 20	1 50	1 50	1 50	1 50	1 50	1 41	1 61	1 50	1 61	1 50	1 61	1 20	1 60
Canards.....	0 50	1 75	0 80	0 80	0 80	0 80	0 80	0 80	0 80	0 80	0 80	0 80	0 80	0 80	0 80	0 80
Poules.....	0 35	0 50	0 50	0 50	0 50	0 50	0 50	0 50	0 50	0 50	0 50	0 50	0 50	0 50	0 50	0 50
Poulets.....	0 35	0 50	0 50	0 50	0 50	0 50	0 50	0 50	0 50	0 50	0 50	0 50	0 50	0 50	0 50	0 50
Pigeons.....	0 35	0 50	0 50	0 50	0 50	0 50	0 50	0 50	0 50	0 50	0 50	0 50	0 50	0 50	0 50	0 50
<b>GIBIER</b>																
Canards sauvage couple.....	75	1 50	1 50	1 60	2 25	2 25	2 25	2 25	1 80	2 10	1 50	2 10	1 49	2 00	1 26	1 50
Outardes.....	50	1 25	1 25	1 30	1 30	1 30	1 30	1 30	1 30	1 30	1 30	1 30	1 30	1 30	1 30	1 30
Pleviers.....	50	1 25	1 25	1 30	1 30	1 30	1 30	1 30	1 30	1 30	1 30	1 30	1 30	1 30	1 30	1 30
Perdrix.....	0 75	1 90	0 60	0 70	0 60	0 60	0 60	0 60	0 60	0 60	0 60	0 60	0 60	0 60	0 60	0 60
Becasses.....	0 75	1 90	0 60	0 70	0 60	0 60	0 60	0 60	0 60	0 60	0 60	0 60	0 60	0 60	0 60	0 60
Becassines.....	0 75	1 90	0 60	0 70	0 60	0 60	0 60	0 60	0 60	0 60	0 60</					